

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

LES FLEURS ÉTRANGES

(SUITE)

L'Hya-Hya.

Certaines plantes produisent de la résine, de la gomme, de la cire, du coton, du fil, de la teinture, que sais-je encore ? Il en est d'autres dont on tire de l'huile, de l'eau, du pain, du vin, des liqueurs, des épices. Enfin, il y a des arbres laitiers qui donnent un liquide comestible en tout comparable au lait des animaux.

De Humboldt a décrit d'une façon charmante un végétal singulier et précieux, l'arbre-vache du Venezuela, sorte de figuier bizarre qui donne en abondance un lait gras et parfumé digne des mamelles d'une vache de Normandie ou d'une chèvre des Pyrénées.

Comme l'Amérique, l'Afrique a son arbre laitier, l'étrange *Tabayba*, qui est l'analogue de l'arbre-vache de Humboldt. Cet arbre, aussi, produit un suc abondant et lacté d'une blancheur éblouissante et d'une saveur exquise.

Mais revenons en Amérique et pénétrons dans les forêts de la Guyane anglaise. C'est là que se trouve le plus étonnant et le plus fécond des arbres à lait. Les Naturels l'appellent *Hya-hya*, ce qui veut dire, prétend Schleinden, doux-doux. Doux et onctueux, en effet, est le lait merveilleux qui découle, ou plutôt qui ruisselle de cet arbre béni que l'indigène entoure d'un culte religieux. Pour lui, le lait de l'Hya-hya est mieux qu'une boisson salubre et rafraîchissante : c'est une nourriture aussi précieuse, aussi substan-

tielle que le lait de nos troupeaux dont il a la douce odeur et les fortifiantes propriétés.

L'Hya-hya croît d'ordinaire aux bords des lacs et des rivières. Sa moelle et son écorce renferment tant de lait que, lorsqu'on coupe cet arbre, dit le naturaliste Grimard, les eaux en sont toutes blanches pendant près d'une heure.

L'Hya-hya est comme l'arbre sacré de ces contrées. Il en est la richesse et la merveille. En blanchissant les eaux de son suc éclatant, ne réalise-t-il pas ces « fleuves de lait » qui coulent si harmonieusement dans les vers de Virgile !

Cet arbre laitier est à la fois la vache et la chèvre des forêts de la Guyane. Pour le traire, il suffit de faire une incision dans son écorce et il offre au voyageur altéré sa moelle inépuisable, j'allais dire ses mamelles toujours pleines.

Moïse faisait sortir de l'eau d'un rocher. Un pauvre Nègre des forêts fait jaillir d'un arbre des torrents de lait. Mais l'hospitalier et bienfaisant Hya-hya qui donne à tout venant à boire et à manger, est plus qu'un arbre. C'est une mamelle.



Le grand Cierge.

Il n'y a peut-être pas, en botanique, de famille plus singulière que celle des cactus, de plus variée dans ses espèces, de plus étonnante dans ses aspects, de plus audacieuse dans les ressemblances fantastiques dont elle éblouit le regard.

Sous les Tropiques, le cactus pousse l'origina-

lité jusqu'à l'extravagance, le caprice jusqu'au rêve. Il revêt toutes les formes, tous les aspects. C'est le Protée des végétaux. C'est la plante faite excentricité.

Sa structure est si étrange qu'elle ressemble à un reptile, à un fauve horrible, à un oiseau gigantesque, à quelque bête apocalyptique, à un monstre antédiluvien, à une colonne, à un baril, à un chapeau colossal, au corps d'un géant, à tout excepté à une plante...

Ce squelette horrible qui dresse sa masse énorme et décharnée au bord des grands fleuves américains, c'est un cactus, l'étrange Focnoztel, et ces tonneaux fantastiques qui s'alignent dans les déserts du Mexique sont encore des cactus. Cactus, ces colonnes végétales, ces arceaux, ces flèches, ces dômes qui feraient croire aux ruines éparses de quelque antique cité. Cactus, ces fantômes gigantesques qui se profilent dans le crépuscule des nuits africaines. Cactus, ce boa monstrueux qui semble onduler dans les hautes herbes, ou cet énorme caïman qu'on croit voir ramper dans la boue des marécages. Cactus enfin, ce jaguar à la peau fauve et rayée, accroupi au bord du chemin comme s'il allait bondir sur sa proie.

Et c'est ainsi que sur les pas du voyageur, surgit toute une ménagerie chimérique et végétale qui, parfois, l'épouvante par ces formidables ressemblances.

Mais voici le plus singulier des cactus, le *grand Cierge*, dont je viens d'écrire le nom en tête de cette page. C'est un colosse qui s'élève droit et nu comme le mât d'un navire, à une hauteur de soixante pieds.

Arrivé près de sa cime, ce cactus émet horizontalement d'énormes tiges, égales et régulières, qui, se relevant tout à coup à angle droit, remontent parallèlement au tronc vertical.

On dirait, observe un célèbre naturaliste qui a étudié ce cactus, non pas un cierge, mais un candélabre gigantesque dressé dans les solitudes par la main de quelque génie.

De la base au sommet, ce chandelier colossal est tout hérissé d'épines terribles. Nul animal n'approche de cette plante aussi inhospitalière qu'étrange, et à sa vue, les vautours et les corbeaux du désert s'enfuient à tire d'aile.

Mort et desséché, ce géant superbe résiste encore à la furie des vents et présente aux regards stupéfaits du voyageur, l'énorme silhouette de son cadavre toujours debout.

Le grand Cierge du désert est éteint.

Alors des nuées d'insectes envahissent son corps, pénètrent dans ses crevasses, se logent dans ses rides. Ce fut un épouvantail. C'est un abri.

Et, la nuit, des essaims d'éblouissantes lucioles, flammes vivantes, viennent décrire des cercles lumineux autour du grand Cierge qui semble ainsi lancer des étincelles!

La Rafflesia.

Le voyageur qui marche de surprise en surprise dans les vastes forêts de Java, se trouve ébloui devant le tableau magique qui se déroule sous ses yeux.

Ici, des colosses de verdure, des flèches, des dômes, des coupoles de feuillage qui couvriraient de leur ombre Notre-Dame et le Panthéon. Là, des lianes monstrueuses qui s'enlacent comme de gigantesques serpents aux troncs séculaires, ou qui s'élancent d'un arbre à un autre, comme un pont suspendu tout chargé de fleurs.

Partout des oiseaux aux couleurs éclatantes; la forêt en est mouvante et toute bariolée, comme peinte en vert, en jaune, en rouge, en bleu, en rose, en blanc. Chaque branche porte un orchestre et fait entendre un concert. Et tous ces oiseaux voltigent, tourbillonnent, retournent à la branche d'où ils viennent de s'envoler, si bien qu'en un instant ces arbres fantastiques apparaissent tour à tour vivants ou morts, chantants ou muets. Et, avec ces gazouillements harmonieux, la brise des forêts vous apporte les suaves parfums de fleurs inconnues.

Mais, tout à coup, le voyageur s'arrête suffoqué par d'odieuses senteurs. Je ne sais quelle odeur cadavéreuse le prend à la gorge et il se demande d'où peuvent venir ces horribles exhalaisons de chair putréfiée. Sans doute, sous ces hautes herbes, dans ces massifs impénétrables, git le cadavre d'un reptile ou le corps d'un fauve en décomposition.

Devant ce foyer d'infection, l'homme va rebrousser chemin, quand soudain il aperçoit, à quelques pas, une liane au gracieux feuillage, aux rameaux charmants et, au pied de cette plante, une fleur colossale, bizarre, sans branche, sans feuille, d'une couleur sinistre et d'un aspect saisissant.

La liane c'est le *Cissus*; la fleur c'est la *Rafflesia*.

Sa circonférence dépasse quelquefois trois mètres et sa triste couleur est celle d'une chair livide qu'a désertée la vie. Les cinq feuilles immenses et charnues qui forment sa corolle s'étaient lourdes, inertes comme les membres d'un cadavre.

Au centre de la fleur, se creuse, s'arrondit une coupe profonde d'une capacité de plusieurs litres.

C'est de cette coupe nauséabonde, remplie d'un pollen sordide et visqueux, que s'exhale l'odieuse senteur qui met en fuite les fauves et les oiseaux de la forêt, qui suffoque le voyageur.

Mais autour de cette fleur lugubre se pressent des essaims d'insectes immondes que ces exhalaisons attirent. Ils pénètrent dans sa coupe, se nourrissent de son miel, s'abreuvent de son suc.

Pour eux ce suc est une rosée, ce miel un nectar, ce calice d'infection une coupe de vie !

Et, pour attirer les insectes qu'elle a mission de nourrir, la *Rafflesia* a pris la teinte et l'odeur des cadavres qu'ils recherchent.

Fleurs des bois, violette et muguet aux parfums délicieux, beau narcisse, douce pervenche, blanche aubépine, ne méprisez point votre grande sœur des forêts indiennes, la pauvre *Rafflesia* aux repoussantes odeurs.

Si, comme vous, elle n'embaume pas les airs, elle tend sa coupe aux insectes des bois et nourrit des millions de créatures à qui Dieu a voulu marquer une place au banquet de la vie.



La Passiflore.

Tout le monde connaît cette plante grimpante, pleine de légèreté et de grâce, constellée de fleurs aussi éclatantes qu'originales, aussi jolies que singulières.

Au regard qui la contemple attentivement dans son étrange beauté, elle présente, dit-on, la saisissante image de tous les instruments du supplice de Jésus.

La ressemblance, à mon avis, est un peu forcée. Mais, en définitive, cette fleur est bizarre et il n'y a que la foi qui sauve. Est-ce que nous n'avons pas l'orchis-mouche, l'orchis-abeeille, l'orchis-papillon, fleurs vraiment étonnantes qui portent au bout de leurs pédoncules la frappante image de ces insectes qu'on croit voir voler, entendre bourdonner...

Je reviens à la Passiflore, à la fleur de la Passion.

Entre les pétales et les étamines de cette fleur, se dressent des filaments pointus qui figurent la couronne d'épines.

Le pistil est terminé par trois stigmates élargis qui représentent très-curieusement les clous.

On trouve les marteaux dans les anthères des étamines qui affectent d'une façon un peu vague l'aspect de cet outil.

Enfin, les vrilles de la plante qui accompagnent les feuilles, et dont se sert la Passiflore comme de petits câbles contournés, pour s'attacher à un arbre du voisinage, simulent les cordes de la croix.

Tout cela est fort bizarre et marque une place à la Passiflore parmi les plantes étranges.

C'est l'historien espagnol, Pierre de la Cieza, qui crut découvrir ce symbole de la Passion dans la plante qu'il baptisa de ce nom : la Passiflore.

Mais, avant lui, cette remarque avait été faite par la curiosité populaire et s'était traduite en une gracieuse légende que je vais vous raconter :

Quand Jésus fut crucifié, dans le voisinage de la croix se trouvait une plante au parfum mo-

deste, aux humbles fleurettes qui, prise tout à coup de compassion, se mit à pousser des tiges compatissantes qui bientôt enlacèrent tendrement les membres endoloris du Nazaréen.

Cette plante sauvage, sans histoire, sans nom, poussant jusqu'alors comme le lierre et la ronce, s'enroula pieusement autour de la croix et, parvenue au sommet, inclina tout à coup ses fleurs doucement parfumées sur la tête de Jésus.

Elle reçut le dernier souffle du Rédempteur expirant.

Et aussitôt, changeant de parfum et d'éclat, elle devint la Passiflore où se trouvent représentés les instruments du supplice divin.

Et, à chaque Printemps, dans tous les pays, son éblouissante corolle reproduit les clous, le marteau et la couronne d'épines de la Passion.



Le Nénuphar.

Le nénuphar décore superbement la surface des eaux. Avec ses larges feuilles et ses fleurs éclatantes, il fait à nos étangs et à nos rivières comme un « parterre flottant ».

Corbeille fleurie et embaumée, plante gracieuse et souveraine qui semble être venue sur ces rives pour prendre un bain au milieu des joncs et des roseaux.

Il y a deux espèces de nénuphars : le blanc, le jaune. Le premier étale sur l'onde ses belles fleurs de neige, le second élève au-dessus de ses feuilles comme sur un plateau de verdure, son éblouissante coupe d'or.

Le nénuphar règne sur les eaux comme la rose dans les jardins, la marguerite dans les prés, le muguet dans les bois.

Cette plante impressionnable et capricieuse est à la fois la petite maîtresse et la grande dame des étangs ; un nuage l'attriste, une goutte d'eau l'inquiète, un éclair la fait frémir, un coup de foudre la fait rentrer sous les eaux.

Dès que le soleil se lève et brille, le nénuphar dresse comme un calice sa blanche fleur à la surface de l'onde et, tout le jour, cette fleur reste épanouie sous l'action caressante des rayons, agitant sa corolle, au souffle attiédi de la brise, frémissante, heureuse, inondée de grand air et de lumière. Autour de son calice bourdonnent les abeilles ; sur ses larges feuilles brille comme un diamant noir, le scarabée des eaux et, dans sa valse rapide autour de l'étang, la svelte « demoiselle » au corsage d'émeraude, aux ailes de dentelle, se pose comme une pierrerie sur ses pétales de satin.

Mais quand vient le soir, notre plante, faisant sa toilette de nuit, ferme une à une ses fleurs fatiguées et disparaît sous les eaux dans son alcôve liquide.

Durant le jour même, quand le ciel s'assombrit

ou quand le vent s'élève, le nénuphar ferme aussitôt sa corolle comme on ferme sa porte ou sa fenêtre au mauvais temps, et se retire dans ses appartements d'où il sortira au premier rayon de soleil.

Une autre fleur étrange et magnifique, le Lotus du Nil, agit comme le nénuphar. Vivant à la fois au-dessus et au sein des eaux, le lotus a deux existences, passe ses jours en plein soleil, ses nuits au fond de l'onde.

Quand le soleil apparaît, les lotus sortent de leur alcôve et s'étendent sur les eaux du Nil,

transformé en parterre mouvant. Souvent le long de ces corbeilles flottantes, se profile le grand cou d'un Flamant aux plumes roses et aux yeux d'or, ou le museau formidable d'un crocodile au dos verdâtre et cuirassé.

Aussitôt que vient le soir, plus de parterre. Descendant sous les eaux, dans leur alcôve de cristal, tous les lotus ont disparu.

Ils sont couchés.

FULBERT DUMONTEIL.

(La suite au prochain Numéro.)

LE SAVOIR-VIVRE DANS L'ORDRE SOCIAL

I

Le savoir-vivre, considéré dans l'ordre social, représente, sous une forme plus accessible et plus délicate, les devoirs que la morale nous impose les uns vis-à-vis des autres.

Nous dirons un mot tour-à-tour de nos relations avec le commun des hommes, avec nos parents et nos proches, avec ceux qui nous abordent de plus près, et que nous pouvons diviser, pour rendre nos explications plus commodes, en *inférieurs*, en *égaux*, en *supérieurs*.

II

Le peuple Romain ne manquait jamais d'applaudir au théâtre le fameux vers du poète comique Térence :

« Je suis homme et rien d'humain ne saurait m'être étranger. »

C'est là précisément ce que la morale nous enseigne à l'égard des autres hommes. Absolument parlant, personne ne nous est étranger ; il suffit que nous nous trouvions en rapport avec quelqu'un, même de la façon la plus passagère et la plus accidentelle, pour que nous soyons tenus à tout le moins au respect envers sa personne.

Ces prescriptions de nos devoirs sont représentées, dans l'ordre mondain, par cette politesse et ces égards dont on ne doit jamais se départir, même vis-à-vis de gens qui pourraient bien ne pas les mériter et qu'on est vraisemblablement destiné à ne jamais revoir.

Ce n'est donc pas sans faire certaines réflexions sérieuses et tristes sur la transformation de nos manières que je lisais dernièrement, dans un journal du matin, une discussion en règle sur un prétendu cas de civilité puérile et honnête.

On se demandait, avec le plus grand sérieux, s'il est d'obligation de se découvrir et de saluer en pénétrant dans un intérieur d'omnibus ou dans un compartiment de chemin de fer ; et je dois dire, à mon très grand regret, que l'auteur de cette élucubration se prononçait nettement pour la négative.

Cette décision est absolument contraire à la loi sous-entendue qui doit dominer souverainement nos rapports avec tous les hommes en général, à savoir que, jusqu'à preuve du contraire, nous devons les tenir pour des gens polis et bien élevés. Nous n'avons pas plus le droit de les supposer grossiers et malhonnêtes que de les tenir pour voleurs et pour assassins.

III

Je sais bien d'où vient cette aberration de l'opinion publique qui, si nous n'y prenons garde, finirait par nous faire perdre cette bonne réputation d'urbanité Française que les autres peuples en sont encore à nous envier.

Nous nous sommes mis en tête de copier sur ce point les usages britanniques. Il ne faut parler de l'Angleterre qu'avec un grand respect et une grande admiration. Toutefois, en ce qui concerne les relations sociales, nous ferions bien de nous en tenir à nos usages nationaux.

Nos voisins d'Outre-Manche ont imaginé cette

convention, de séparer le genre humain en deux parties bien inégales : ceux qui leur ont été *présentés*, et ceux qui ne leur ont pas été *présentés*. Les premiers deviennent, pour ainsi dire, partie intégrante de la famille, ou tout au moins, on se trouve soudainement autorisé à les traiter avec un laisser-aller et un abandon que justifieraient à peine en France de longues années d'intimité. Les autres, c'est à dire ceux qui ne vous ont pas été *présentés*, demeurent pour vous un néant, et vous ne daignez pas même, en aucune occasion, vous apercevoir de leur présence.

C'est en vertu de ce principe qu'on se permet maintenant d'entrer le chapeau sur la tête et sans prendre la peine de saluer, dans une assemblée publique. N'insistons pas sur ces faiblesses et ces ignorances d'un peuple si digne d'être imité par tant d'autres points. Cette conduite qu'on veut nous persuader et à laquelle nous ne nous laissons que trop prendre, repose sur une donnée absolument fautive. Il n'est pas vrai que tout homme situé en dehors de notre intimité ne nous soit rien, et qu'il faille le tenir pour non avenu, comme les poteaux de la salle ou comme les arbres du chemin. N'est-il pas plus gracieux et plus conforme à la véritable estime qu'on doit faire de la nature humaine, d'échanger avec lui au besoin quelques paroles polies et discrètes ? Dans l'ancienne politesse française, il était admis, par une compensation réciproque, que cet échange de bons procédés dans une circonstance donnée, ne tirait point à conséquence et n'entraînait aucune liaison durable. Assurément les rapports gracieux et aimables, rapides comme un salut ou comme un sourire, rendent la vie autrement facile que ces relations âpres et hérissées, lesquelles ressemblent à un état de guerre perpétuel.

Un jour M. V***, négociant à Marseille, attendait l'arrivée du bateau de Constantinople, dans les bureaux de la Compagnie, situés sur le port même. Un petit nombre de sièges seulement se trouvaient à la disposition d'une assez nombreuse assistance. M. V***, arrivé un peu en retard, s'était emparé, sans y prendre garde, d'une chaise qu'il avait cru vacante. A peine y était-il installé, qu'un monsieur étranger et dont je ne saurais plus me rappeler la nationalité, s'approche par derrière et se met, sans rien dire, à la tirer par le dossier pour en revendiquer la possession. M. V***, au lieu de se plaindre de ce procédé, de résister et d'entamer une querelle, se lève, se retourne, et, le chapeau à la main, s'excuse dans les termes les plus courtois et les plus exquis de son inattention et de sa maladresse à prendre un siège déjà retenu. Il aurait fallu voir, devant cette petite scène, laquelle n'était au fond qu'une leçon de politesse, l'embaras et la déconvenue du malencontreux réclama-

IV

Sans insister sur ces rapports fugitifs qui tiennent peu de place dans notre vie, passons aux relations établies d'une façon plus durable et plus étroite avec les personnes que le développement même de notre existence met en contact journalier avec nous.

Au premier rang, en dehors et au-dessus de tout le reste, il faut placer la famille.

Beaucoup de gens n'ont pas à cet égard des idées suffisamment justes. Ils s'imaginent mal à propos que la politesse n'a rien à voir au foyer domestique, et que l'intimité des liens du sang y met hors de cause toute intervention du savoir-vivre. Rien de plus faux que cette idée, rien de plus regrettable que cette façon d'agir.

C'est déjà une chose grave, alors même qu'il n'en devrait résulter aucun inconvénient moral, de s'habituer à cette brusquerie de manières, à cette rudesse de ton, à cette intempérance de mouvements que comporte un trop grand laisser-aller. Nul homme ne saurait avoir une attitude des dimanches pour s'en revêtir à volonté lorsque l'occasion lui paraît le requérir. Ce serait déjà une raison suffisante pour ne pas passer sa vie en déshabillé, sous prétexte qu'on n'a point de réserve mondaine à garder vis-à-vis de ses proches.

Il y a toutefois des raisons décisives de pratiquer entre soi les mêmes usages de politesse que la bonne tenue rend obligatoires vis-à-vis des tiers.

Il ne faut pas s'imaginer que, dans les familles les plus étroitement et les plus tendrement unies, il n'y ait pas de temps en temps quelque ombre ou quelque nuage, capables de refroidir pour un instant la bonne harmonie. Il n'en peut être autrement, parce que la nature humaine est imparfaite et qu'elle le sera toujours. C'est alors que l'on recueille le bénéfice de cette courtoisie et de cette correction de rapports. Rien n'est changé en apparence, et/ou demeure de même à la surface. L'ancienne intimité, l'abandon, la confiance réciproques, paraissent subsister encore malgré les dissensions qui ont surgi et les divisions qui se sont prononcées : ce fond inaltérable de politesse conserve à chacun les mêmes égards et lui impose les mêmes prévenances.

V

Jadis la famille était une école de Savoir-Vivre. C'était là et nulle part ailleurs, que les enfants se formaient aux bonnes manières et développaient ce tact, lequel n'est pas autre chose en définitive que la connaissance même du cœur humain.

C'était surtout auprès des grands-parents que les enfants, et particulièrement les jeunes filles, prenaient des leçons de grâce et d'amabilité.

L'antiquité et les temps modernes ont tour à tour admiré comme un des plus gracieux types de la grâce féminine, le personnage d'Antigone conduisant son père aveugle, le vieil et majestueux Œdipe. C'est qu'en effet, il est impossible de rien rêver de plus séduisant et de plus aimable que cette bonne grâce déployée en toute sécurité et en tout abandon par une jeune fille auprès d'un vieillard. C'est là une coquetterie permise et avouable, et qui porte bonheur comme la meilleure des actions. Il y avait ainsi, au temps jadis, dans toutes les familles, des parents peu aisés et respectables qui tenaient pour ainsi dire école de la vie. C'était auprès d'eux que l'enfance et la jeunesse apprenaient le respect et la vénération : ces vieilles gens devenaient l'objet d'un culte délicat et élevé : on était obligé en quelque sorte de se faire pardonner par eux les services qu'on leur rendait ; on en recevait en retour cette générosité de dévouement et cette profusion de sacrifices que toute la fortune du monde ne saurait procurer à personne.

Les rapports des frères et des sœurs n'ont pas moins d'importance, surtout pendant les jeunes années. A cet égard, l'usage immodéré des pensions et la séparation forcée des garçons et des filles entraînent par rapport à l'apprentissage de la vie, de bien regrettables conséquences. Je connais telle maison où la maman ose bien dire aux petites sœurs de se séparer de leurs frères, afin de ne point se mêler aux jeux des garçons. Là dessus la petite pécure (c'est de la fille que je parle) s'éloigne d'un air sucré, et me raconte tout cela en faisant une moue dédaigneuse. C'est là le premier début de ces allures prétentieuses et pimbèches que nous verrons plus tard grandir et se fortifier avec elle : c'est ainsi qu'elle débute de bonne heure dans l'art de se rendre insupportable, art qu'elle est destinée à porter jusqu'à la perfection. Pendant ce temps, les jeunes frères, abandonnés à eux-mêmes, se livrent à leurs instincts sauvages. Ils se poussent, se bousculent, se cognent, et se transforment de plus en plus en des espèces de petits barbares. C'est bien là la graine de ces jeunes gens déshonorés de tant de noms divers qui, plus tard, traverseront devant une femme sans lever leur chapeau ou lui marcheront sur le pied sans lui demander pardon.

On pourrait montrer de même, qu'il y a, pour le mari et la femme, une politesse à pratiquer vis-à-vis l'un de l'autre, politesse dont le mépris ou la négligence devient souvent le point de départ de graves inconvénients. On peut aller jusqu'à dire que les pères et mères, malgré leur souveraine autorité, ne laissent pas d'avoir aussi des obligations analogues vis-à-vis de leurs propres enfants ; c'est souvent pour les avoir froissés par un manque d'égards sans motifs et sans justice qu'ils les ont prématurément éloignés d'eux.

VI

Si nous sortons de la famille et si nous nous demandons quelles doivent être nos relations vis à vis des hommes avec lesquels la vie elle-même nous met en rapport, il conviendra pour plus de clarté, de considérer tour à tour ceux qu'on appelle nos inférieurs, nos égaux et nos supérieurs.

Il faut mettre en première ligne, parmi ceux qu'on appelle nos inférieurs, les domestiques qui nous servent et les ouvriers que nous employons, comme aussi toutes personnes qui se trouvent dans notre dépendance.

Parler de nos domestiques, ce n'est véritablement pas sortir de la famille elle-même. Dans l'antiquité, et avant que leur nombre se fut indéfiniment multiplié, les esclaves faisaient partie intégrante de la maison ; ils avaient leur place au foyer comme cela se pratique encore dans l'Orient.

Notre civilisation chrétienne est en voie de devenir par ce côté bien inférieure au paganisme : des maximes et des habitudes déplorables tendent à s'établir dans les meilleures familles. Au point de vue matériel, les gens de service sont relégués et entassés pêle-mêle dans les hauts étages où nulle surveillance ne s'exerce ; et pendant ce temps, pour mettre sa conscience à l'abri, la maîtresse de la maison aime à se répéter qu'elle n'a point à répondre de la conduite de ses gens.

Ne serait-ce pas le cas de rappeler ici cette belle pensée du cardinal Fleury, que si Dieu a permis aux grands de prendre les petits à leur service, c'est afin que ces derniers pussent profiter de plus près de l'instruction, des bons avis et des bons exemples qui leur seraient donnés.

Si ces devoirs étaient remplis dans toute leur étendue, on ne verrait point, dans la forme de nos ordres et jusque dans le ton de nos paroles, cette nuance cent fois pire que la dureté, l'indifférence. Le domestique qui habite sous votre toit, témoin obligé et presque confidant involontaire de toutes vos actions, finit par vous devenir plus étranger que l'homme qui passe dans la rue. Il ne faudra pas se plaindre après cela, si l'on ne peut plus compter sur le dévouement, et même sur le respect, il ne reste presque plus rien d'humain dans ces relations automatiques. Nous sommes bien loin du temps où le roi Louis XIV, au rapport du duc de Saint Simon, ne pouvait rencontrer dans les corridors du palais de Versailles une simple chambrière, sans porter la main à son chapeau, se souvenant ainsi qu'elle était femme.

VII

Rien ne paraît plus facile à pratiquer que le Savoir-Vivre entre les égaux. Il semble qu'ici

tout doit aller de soi-même, dans un échange réciproque de bons et faciles procédés.

Il n'en va malheureusement pas ainsi; et c'est peut-être sur ce chapitre que les relations de la politesse laissent le plus à désirer.

Il ne manque pas de gens qui, sans plus examiner, prennent pour règle et pour mesure de leurs rapports avec les autres, le degré de familiarité que, pour leur propre compte, ils sont eux-mêmes enclins à admettre. Leur caractère comporte, je suppose, une certaine bonhomie et une certaine rondeur qui les invitent à passer par-dessus telles ou telles formalités traditionnelles: il leur plairait d'aller tout droit et en toute franchise jusqu'aux pensées intimes de chacun, et ils estiment, non sans quelque raison, que l'abandon et le naturel sont la meilleure et la plus commode des attitudes. Ils partent de là pour imposer aux autres des manières fort commodes sans doute, mais un peu abrégées, et, sans y mettre aucune mauvaise intention, ils se rendent difficilement supportables à d'autres natures qui ne prennent pas la vie par le même côté.

Il ne manque pas en effet de gens dans le monde, dont la nature incline à une certaine réserve et à un certain enveloppement. Ces caractères-là, au lieu de se livrer et de s'abandonner, se ferment d'eux-mêmes et se plaisent dans la pénombre d'une sorte d'obscurité. Ils ne pratiquent pas cette réserve seulement vis-à-vis des indifférents et des inconnus, mais même lorsqu'il s'agit de leurs relations les plus étroites et les plus intimes. Ceux-là ne laissent pas de se rendre également pénibles pour ceux qui ont l'occasion d'entretenir avec eux des relations un peu suivies. Comme ils ont l'âme en dedans et les dehors froids, ils imposent en quelque sorte aux autres ces manières anguleuses et défensives: ils produisent ainsi, sur beaucoup de gens, l'effet d'une douche d'eau froide, et répandent autour d'eux, à leur insu et contre leur gré, un certain malaise et une certaine souffrance.

Il faut signaler encore les indiscrets, race plus nombreuse qu'on ne saurait le croire de gens mal élevés. Comme ils portent en eux une certaine audace, pour ne pas dire une certaine effronterie, il leur en coûterait fort peu de couper court aux empiètements qu'on pourrait faire sur leur personne et d'avoir recours au besoin, pour se défendre, à quelque vigoureuse sortie. Ce sentiment qu'ils ont de leur propre indépendance, l'aisance avec laquelle ils la revendiqueraient au besoin, les enhardit à prendre leurs aises, sans s'inquiéter du tout de savoir s'ils ne seraient point gênants et excessifs. Ils exploitent ainsi les convenances les plus élémentaires, lesquelles défendent absolument d'interrompre une personne qui parle et de laisser transparaître le moindre désir de la voir terminer son discours. J'ai souvent vu, dans un dîner composé des per-

sonnes les plus remarquables et les plus dignes d'être écoutées, quelque mal appris s'emparer de la conversation: le silence commandé par la politesse lui paraissait l'intérêt répandu par ses discours; et il se perdait dans ses propres paroles, roulant de phrase en phrase comme une pierre qui ne sait pas se retenir et qui attend un obstacle pour l'arrêter.

On peut donc dire, contrairement au préjugé vulgaire, qu'il faut bien prendre garde vis-à-vis de nos égaux de ne point nous livrer, sous prétexte de bonhomie, à une familiarité intempestive. Il ne faut pas, sous couleur d'être aisé et gracieux, agir en égoïste et ne consulter pour régler ces rapports, que nos préférences personnelles. Le tact et la discrétion nous commandent, précisément parce que les situations sont égales, de nous plier plutôt aux convenances d'autrui que de prétendre imposer les nôtres.

VIII

C'est peut-être envers nos supérieurs que les rapports du Savoir-Vivre sont les plus mal connus et les plus mal pratiqués.

On recommandait jadis à l'inférieur de garder, sans manquer au respect et aux convenances, une certaine dignité vis-à-vis de ceux qui étaient au-dessus de lui; on l'avertissait de se tenir en garde contre toute apparence de servilité.

Il faut avouer aujourd'hui que les choses ont bien changé de face. Ce qu'il faut recommander maintenant à l'inférieur, dans quelque situation pour ainsi dire qu'on veuille le prendre, c'est de ne point apporter dans ses rapports avec ceux qui se trouvent placés au-dessus de lui, cette morgue, cette susceptibilité pointilleuse, cette sécheresse glaciale dont il se fait volontiers un mérite et une dignité.

Vous rencontrez à chaque instant des personnes qui, gracieuses et souriantes dans l'usage ordinaire de la vie, se transforment tout d'un coup en véritables pimbèches, dès qu'elles se trouvent en relation avec quelqu'un notoirement au-dessus d'elles: elles deviennent immédiatement silencieuses et pincées. Si un mot aimable leur est adressé, si une avance leur est faite, elles se hérissent et donnent à leurs réponses quelque chose d'agressif et de pointu. Elles se voudraient un mal de mort de sembler flattées ou seulement satisfaites; elles craindraient de paraître manquer de dignité ou d'indépendance. Cette préoccupation de leur orgueil les rend malveillantes et injustes, et l'on se trouve appelé à leur prêcher, sans paradoxe, une sorte de pitié et de miséricorde vis-à-vis de leurs supérieurs.

Il n'est pas besoin de dire que cette attitude de l'inférieur réagit à son tour sur l'humeur et sur les manières du supérieur. Il retire ces avances si mal accueillies, et se renferme à son tour dans

une froideur plus inaccessible encore. Il en résulte, du haut en bas de la société, une sorte de tension pénible : tout le monde vit en quelque sorte sur le qui-vive, car cette politesse dont les mal appris disent si volontiers du mal, est en définitive un des plus grands charmes de la vie, et c'est elle qui, malgré nos imperfections et nos aspérités natives, donne aux rapports du monde tant d'aisance et tant d'agrément.

IX

Les remarques qu'on vient de faire suffisent, comme nous l'espérons, pour donner la raison d'être, nous dirions volontiers l'explication phi-

losophique des usages pratiqués dans la bonne société. Les façons de se conduire, encore bien qu'elles empruntent quelques-unes de leurs prescriptions à des coutumes tombées en désuétude et à des traditions disparues, ne laissent pas de représenter au fond, sous leur forme agréable et légère, des devoirs vraiment essentiels. Voilà pourquoi l'opinion publique est autorisée à se montrer sévère vis-à-vis de ceux qui font profession d'ignorer ou d'enfreindre ce code du Savoir-Vivre. De telles règles font partie essentielle de l'éducation, et il est toujours bien regrettable de passer pour une personne mal élevée.

ANTONIN RONDELET.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Editeurs

UN AMI

PAR ÉTIENNE MARCEL (1)

Ce roman a paru dans l'*Union* et il y a obtenu du succès, quoiqu'à vrai dire, les mœurs élégantes, aristocratiques qui sont celles des abonnées de l'*Union* ne s'y trouvent pas photographiées avec exactitude; mais les innocentes amours de la fille d'un marquis avec un pauvre savant auront intéressé les jeunes lectrices, et le dévouement, l'abnégation de Maurice donnent du charme à l'œuvre.

Il est à regretter que l'auteur ait peint un monde dont il ne semble connaître, ni les traditions, ni les habitudes : jamais, par exemple, on ne donnera à une jeune fille le titre nobiliaire de son père ou de son grand-père; on ne dira pas la *marquise Jeanne*, ni *mademoiselle la marquise*; les titres, en France, ne vont pas aux filles; la femme mariée partage celui de son mari, il est comte, elle devient comtesse. Les Allemands agissent autrement, mais nous ne sommes pas Allemands.

A cette remarque, nous pourrions en joindre d'autres quant au style mièvre, surchargé de redites, alourdi d'épithètes. Exemple... « Son *joli* » visage rose était tourné de l'autre côté, sous » la voûte sombre des grands arbres. Mais la » gerbe épaisse et soyeuse de ses cheveux dorés » flottait sur son cou rond et svelte, la courbure

» molle et charmante de ses épaules largement » dessinées, l'élégance tantôt mutine, tantôt » nonchalante, mais toujours un peu coquette » de sa démarche cadencée, sur le gazon semé » de fleurs, annonçaient clairement que, pour » cette jolie créature, les jours d'enfance étaient » passés. »

Chaque page pourrait fournir de nouveaux exemples de ce style singulier, dénué, à force de recherche, de naturel et de grâce. Le talent très réel de l'auteur, talent que souvent la bibliographie du *Journal des Demoiselles* a vanté, est étouffé par le désir de plaire et d'être agréable à la jeunesse; dans notre pensée, la simplicité suffirait, et un récit tel que celui d'*Un Ami*, raconté avec sobriété, sans ce luxe d'adjectifs, ni ce déluge d'expressions caressantes, suffirait à captiver l'imagination. Les premiers écrits d'Etienne Marcel, plus unis, plus sévères, ont créé sa réputation : qu'a-t-elle gagné en changeant de manière? Ces réserves faites, ajoutons que *Un Ami* peut être lu par tous et ne laissera aucune impression mauvaise.

M. B.

BIBLIOTHÈQUE DES JEUNES GENS

Historiettes et Anecdotes (1).

Est-ce bien l'art de la parole avec le talent de se battre que l'on a jugé être l'apanage de nos ancêtres? De même qu'échanger des coups d'é-

(1) Chez Didier, 35, quai des Augustins. Un volume 3 francs.

(1) Librairie Didier.

pée, donner le coup de langue, pourrait bien caractériser plus exactement notre nation... Au même degré, sinon plus encore, l'éloquence appartient à d'autres peuples et n'y est pas moins en honneur qu'en France; mais le sel gaulois dans les bons mots, et à la guerre, la furie française, voilà notre trait caractéristique.

C'est sans doute pourquoi en même temps que la foule d'études, de récits, mémoires et publications de toute sorte touchant les choses militaires, il se publie tant de recueils d'anas. La part qu'ils apportent annuellement au contingent qu'enregistrent la statistique spéciale et le Journal de la librairie est considérable; leur nombre est légion. La maison Didot vient néanmoins d'en éditer un de plus. Sa bibliothèque des jeunes gens s'est enrichie ces temps-ci d'un recueil de cette espèce. Ne craignons pas de dire qu'il est des meilleurs. Beaucoup de journaux s'en sont occupés; celui des *Demoiselles* ne lui refusera pas une mention, quitte à ajouter à un juste éloge de petites critiques. Leur franchise sera la garantie de la sincérité de la louange.

C'est un amusant volume; il l'est d'autant plus que nullement didactique, il n'a pour toute règle que celles du goût; on s'y promène au hasard, il procède sans ordre; vous passez à chaque instant des époques les plus lointaines aux faits tout contemporains, et des boulevards aux deux pôles; sans transition non plus, ni du sévère au doux, ni du bouffon au tragique. Conçu sur un autre plan, ou avec un plan à proprement dire, nul doute qu'il ne fût d'une lecture moins agréable et commode. De même que dans l'architecture d'une ville ou dans la composition d'un bouquet, la diversité a ce mérite souverain qu'elle exclut la monotonie.

Toutefois, une table méthodique qui, en restant courte, servirait de complément au livre en en récapitulant les noms et les faits, serait semblable, et utile et agréable à différents égards au lecteur; voilà un premier desideratum, il va en amener deux ou trois autres par prévision d'une seconde édition; l'ouvrage est de ceux qui la comportent.

Fréquemment l'auteur indique ses sources, l'écrit d'où tels ou tels récits sont tirés: par exemple c'est à M. Blanc, historien des peintres, à M. de Falloux dans une de ses publications récentes qu'il déclare avoir emprunté la réplique hardie d'un musicien à un souverain, puis la leçon presque trop piquante que fit à Lantara certain bourgeois. Pourquoi n'avoir pas pris plus souvent un soin qui instruit et qui amuse? Ainsi l'anecdote de l'aspirant au baccalauréat, ce potache, selon qui Saint Paul aurait aidé à lapider Jésus-Christ est dans les *Libres-Penseurs*. Nous en informer eût eu son prix.

Il en serait de même de plus d'une note explicative. Ainsi quand on lit que Dupin placé à l'Opéra près d'un monsieur qui ne cessait de fre-

donner, dit à ce voisin que le chant de Duprez l'empêche de l'entendre, on doit être averti que celui qui se plaint si spirituellement ce n'est pas l'ancien procureur-général (un bon mot de lui figure à un autre endroit), mais un de ses homonymes. Il s'agit là de Dupin, le nonagénaire vaudevilliste.

Enfin même en anecdotes, un conseil bon à suivre résulte des vers du poème de l'Invention:

Elle sait ne point voir dans son juste dédain,
Les fleurs qui trop souvent passant de main en main
Ont perdu tout l'éclat de leur fraîcheur vermeille...

on aurait voulu voir exclure du livre plus d'un trait connu, un peu ressassé.

Pour ne pas rester sur ce reproche, citons deux historiettes, elles se ressentent de l'humour anglais, elles en donnent quelque idée. Patriotisme à part, il est permis de lui préférer la gaieté française qui a moins d'acreté et plus de sel.

Aventure désagréable arrivée à un prédicateur.

A peine a-t-il commencé sa troisième phrase, qu'un vieillard à l'air grave murmure d'une voix assez haute pour être entendu de ses voisins: « Ça, c'est de Sherlock » Le prédicateur fronce les sourcils, mais il continue. Un instant après, son terrible interrupteur murmure: « Ça, c'est de Tillotson! » Le prédicateur se mord les lèvres de dépit; il fait une pause, puis se décide à reprendre le fil de son discours. Mais il ne tarde pas à être de nouveau interrompu par un. « Ça, c'est de Blair! » C'en est trop. La patience du prédicateur est à bout. Il se penche sur le bord de la chaire et crie: « Si vous ne retenez pas » votre langue vous serez mis à la porte, entendez-vous? impertinent. » L'étranger n'est pas désorienté; il le regarde en face et dit: « Ça, c'est de vous. »

Abernethy détestait les longues conversations. Il n'aimait pas non plus qu'on vint le déranger la nuit.

Une fois qu'il se couchait à une heure du matin de fort mauvaise humeur, parce qu'on était venu le faire lever à minuit, il entendit la sonnette retentir.

« Qu'y a-t-il? » s'écria-t-il avec colère.

— Docteur... Vite, vite! Mon fils vient d'avaler une souris.

— Eh bien, dites-lui d'avaler un chat... »

H. B.

JE SUIS REINE D'UNE MAISON

Souvenirs d'une jeune mariée.

PAR MADAME T. GUIDI

Nous rendrons compte prochainement d'un volume de madame de Witt, qui semble le corollaire du charmant travail de madame Frude. La *Reine d'une Maison* nous vient d'Italie. Cet ou-

vrage, plein de vivacité et d'esprit, est tout-à-fait digne d'être recommandé. Il complète en quelque sorte le travail de madame de Witt; celui-ci développe la vie de famille dans ce qu'elle a de plus élevé, celui-là fait aimer le côté pratique et matériel de l'existence, il détaille avec grâce ce qu'une femme doit savoir et pratiquer pour être *reine d'une maison*. Marguerite est fiancée, et sa mère lui enseigne, par la parole et l'exemple, la science du ménage, l'ordre, l'économie, l'activité; elle lui donne sur toute chose les notions les plus pratiques, elle y mêle de judicieux conseils sur la vie sociale; tout cela est dit avec infiniment de grâce, et les deux livres réunis nous rappelleraient le beau portrait de la femme forte, dans les Saintes Ecritures: elle est la confidente de son mari, l'hon-

neur de ses enfants; ses bras sont tendus vers les pauvres, la loi de clémence est sur ses lèvres; mais, descendant de ces hauteurs, elle se porte vers les travaux rudes, elle file la laine et le lin, elle fait des ceintures et les vend aux marchands de Tyr; elle réunit les vertus sublimes aux qualités humbles et douces. Ainsi de ces deux livres.

L'ouvrage de madame Guidi a été écrit par elle en italien et en français; aussi nos lectrices ne s'étonneront-elles pas de rencontrer dans ces jolies pages quelques expressions étrangères, quelques *italicismes*; elle n'en feront qu'un meilleur accueil à l'ouvrage écrit pour elles, au-delà des Alpes, dans leur langue maternelle (1).

M. B.

(1) Librairie Paul Ollendorf. — Prix, 2 francs.

L'ÉPREUVE

I

Par une belle matinée du mois de mai 18..., le village de L... un des plus pittoresques entre tous ceux des Côtes-du-Nord, semblait en fête. Les paysans endimanchés se tenaient sur la place de l'église, causant avec cette gravité souriante qui caractérise le Breton. Quelques-uns d'entre eux étaient vêtus du costume national: vesté aux innombrables boutons de métal blanc, large ceinture rouge retombant sur la culotte courte et bouffante, chapeau noir aux grands bords; mais la plupart portaient la vareuse de gros drap des pêcheurs de la côte et le béret bleu des marins. Des femmes et des jeunes filles, parées aussi de leurs plus beaux atours, allaient et venaient entre les groupes des causeurs. Toutes portaient le traditionnel costume que chacun connaît: coiffe de mousseline aux barbes retroussées, guimpe de tulle brodé dans le corsage échancré, jupe courte à large galons de laine, d'or ou d'argent, suivant leur dot, petits souliers à boucles d'acier. La gaité régnait sur toutes ces figures villageoises, hâlées par le vent de mer et brunies par le soleil.

Dans l'église dont la croix antique, surmontée du coq gaulois, se détachait comme un point sombre sur le bleu du ciel, de grands préparatifs se faisaient. Par la porte ouverte, on apercevait le maître-autel, étincelant de lumières comme les jours de fête. Les marches de granit conduisant sous le porche, étaient recouvertes d'un tapis, et des vases, remplis de roses et de lilas

blancs, formaient de chaque côté, une haie odorante.

A voir la joie et l'animation de la foule, un touriste, de passage en ce pays, n'eût pas manqué de croire à quelque grande solennité nationale et religieuse, un de ces pardons, par exemple, qui ont le pouvoir d'attirer les pèlerins des quatre coins de la Bretagne.

Il n'en était rien cependant. La fête qui se préparait était encore plus mondaine que chrétienne. Il s'agissait d'un mariage. Un riche amateur, le baron de Lérac, châtelain et bienfaiteur du village, adoré de tous ces braves gens dont il était la Providence, mariait une nièce qu'il avait élevée et qu'il aimait comme son enfant. Lucy Dorlay était la fille d'une sœur du baron, qui après de cruels chagrins avait, toute jeune, suivi son mari au tombeau, laissant seule au monde la petite orpheline. M. de Lérac ayant promis à sa sœur mourante de recueillir et d'élever Lucy, avait dignement tenu cette promesse sacrée et mademoiselle Dorlay avait trouvé, en lui, un véritable père.

C'était donc le cortège nuptial que les braves paysans, réunis sur la place, attendaient avec tant d'impatience. Mais celle qu'ils désiraient le plus saluer au passage, c'était la fille même du châtelain, la douce Marie-Anne, leur protectrice, la bonne fée qui apportait le bien-être dans tous leurs pauvres ménages. Elle relevait d'une grave maladie et des soins éclairés l'avaient à grand-peine arrachée à la mort. Depuis bien des semaines on ne l'avait pas aperçue, ce jour de fête

était sa première sortie et chacun se réjouissait de la revoir.

Bientôt, les sonores vibrations de la cloche retentirent. La brillante société réunie au château pour escorter les mariés ne pouvait, désormais, se faire beaucoup attendre, et les yeux de tous ces curieux bienveillants se tournèrent vers le coteau, au sommet duquel la villa du baron de Lérac, était plantée comme un nid coquet au milieu des arbres. Entre les sapins et les chênes qui, l'entourant de tous côtés, la faisaient désigner sous le nom de Bois-Marín, la riante habitation ressortait toute blanche et ses tourelles élégantes élevaient leurs toits en poivrières au-dessus des feuillages. De la place où se tenait la foule, on apercevait distinctement les pelouses qui s'étendaient devant le perron à double rampe. Aucun des invités ne s'y montrait encore. La cloche continuait son harmonieux appel, vif et rapide d'abord, puis lent et cadencé comme un chant près de s'éteindre.

Enfin, la grille aux lances dorées, qui fermait les jardins, fut ouverte à deux battants et le sentier, fleuri de bruyères roses, par lequel on montait au château du côté de la mer, se peupla d'une foule élégante. Simple dans ses goûts, le baron, à cause du temps splendide, avait préféré ce court chemin à la voie carrossable, mais beaucoup plus longue, qui conduisait à l'église. Ce vert sentier fuyant sur les flancs de la colline, à une grande hauteur au-dessus des flots qui brisaient en bas, lui semblait continuer une des allées de son parc. Il lui avait paru charmant de venir ainsi, sans bruit et sans faste, s'agenouiller dans la modeste église où le vénérable curé, son ami, attendait les fiancés pour les bénir. La mariée, vaniteuse personne de vingt ans, eût mieux aimé, sans doute, un grand étalage de voitures et de chevaux, mais son oncle ne l'avait pas consultée et elle avait dû se résigner à faire à pied les cinq minutes de chemin qui séparaient le château du village.

À la vue du cortège, déroulant au flanc du coteau sa chaîne vivante et superbe de toilettes claires qui resplendissaient au soleil, de longs hourras retentirent et, bientôt, la foule s'ouvrit devant la mariée. Celle-ci donnant le bras au baron, passa hautaine et sans un sourire, fièrement drapée dans les plis majestueux de sa robe de satin blanc. Elle était belle, sous son voile léger, mais cependant, pas un murmure flatteur ne se fit entendre; les paysans la regardèrent avec une curiosité plus dédaigneuse qu'admiration. Ils ne l'aimaient pas. Elevée auprès de Marie-Anne, sa cousine, elle était néanmoins, tout l'opposé de celle-ci. La grâce et la bonté de l'une la faisait adorer au village, la fierté et la vanité de l'autre la faisait détester.

Pas un geste affectueux ne la salua donc au passage. Elle s'aperçut de cette froideur et son orgueil s'en offensa. Comme elle montait les de-

grés conduisant à l'église, elle entendit un long murmure dans la foule, et le nom de sa cousine, plusieurs fois répété par ces voix rudes qui voulaient se faire caressantes.

« Marie-Anne ! pensa-t-elle... toujours Marie-Anne !... »

Mais rien ne trahit le dépit sur son beau visage.

« Mademoiselle Marie-Anne !... Marie-Anne ! »

Et la foule émue, répétant ce doux nom, s'avavançait, avec une familiarité respectueuse, vers la jeune fille qui, souriante et saluant d'un joli signe de tête, avait grand-peine à se soustraire aux témoignages de tendresse de ses admirateurs. Elle avait dix-huit ans au plus. Sur son pâle visage, encore empreint d'une langueur maladive, se lisaient la candeur de l'enfant et l'angélique bonté de la femme. Toute frêle, elle avait cette grâce touchante qui semble appeler la protection des plus forts. Ses traits fins étaient encore plus expressifs que réguliers, mais son plus grand charme était dans son regard. Rien ne pouvait se comparer à l'éclat et à la douceur de ses yeux... de grands yeux d'un bleu sombre, qui semblaient refléter le ciel.

Demoiselle d'honneur de la mariée, elle était vêtue de blanc, comme elle, seulement une mignonne capote de tulle couvrait ses cheveux châtain dont les nattes opulentes étaient roulées très bas sur sa nuque ronde. Un jeune enseigne de vaisseau (un ami d'enfance), élégant, distingué, lui donnait le bras. Rien qu'à la façon dont il la regardait, il était facile de voir qu'il comprenait l'admiration de tous et qu'il la partageait. Lorsqu'il l'eût aidée à fendre le flot des paysans rassemblés, il se pencha vers elle et, tout bas, d'une voix pleine d'émotion contenue :

« Oh ! Marie-Anne ! que vous êtes aimée !... » murmura-t-il.

Elle ne répondit pas et, rougissante, elle détournait la tête, tandis qu'ils gravissaient les degrés, derrière la mariée, entre la haie neigeuse des lilas et des roses blanches.

II

La cérémonie religieuse ne fut pas bien longue et une heure à peine s'était écoulée, lorsque, de nouveau, le joyeux cortège quitta l'église. Cette fois, le marié donnait le bras à sa femme, et il conquit à première vue les sympathies de la foule.

Ancien officier supérieur (il avait été colonel), il gardait sous sa correcte tenue civile quelque chose de la raideur militaire. Grand, très élégant, la tournure jeune malgré ses soixante ans, ses cheveux blancs coupés en brosse et la lèvre supérieure ornée d'une longue moustache plus que grisonnante, il présentait le type achevé de

l'officier en retraite. Son visage respirait la bonté. En cet instant, ses yeux bruns, étonnamment vifs, rayonnaient sous l'arcade de ses gros sourcils... On y lisait la joie la plus complète. Très épris de Lucy Dorlay, il l'avait épousée pour elle-même, mettant à ses jolis pieds un titre de comtesse, une très grande fortune et le sincère hommage de son cœur.

Lucy qui, n'ayant qu'une dot insignifiante, tenait tout des bontés de son oncle, s'était résignée à accepter ce mari, un peu mûr pour ses vingt ans. Poussée par le désir de briller, elle faisait ce qu'on appelle un mariage de raison. Bien qu'au fond, elle eût de sérieuses qualités et qu'elle ne manquât pas de cœur, sa vanité exagérée et un invincible penchant à jalouser tout ce qui lui semblait supérieur, étouffaient les bons sentiments qui sommeillaient en elle. Jolie, spirituelle, elle eût été adorée comme sa cousine, si elle avait voulu se montrer plus gracieuse, plus abordable à tous. Elle aimait Marie-Anne, mais les mauvais instincts chez elle, l'emportaient sur les bons et mêlaient une pointe d'envie à cette douce affection.

En ce jour où elle était reine, la froideur qu'on lui avait témoignée et les bravos enthousiastes qui avaient salué mademoiselle de Lérac, irritaient son orgueil. Mais elle dissimulait comme un diplomate, et les amis qui se pressaient autour d'elle, pour la féliciter, en retournant au château, ne s'aperçurent point du dépit qu'elle ressentait encore. La solennité un peu majestueuse qui régnait à l'aller s'était modifiée au retour. La partie jeune et rieuse de la société avait pris les devants et gravissait le coteau en courant. La foule suivait de loin, n'osant se mêler au groupe par trop élégant des invités. Mais tous ces braves gens étaient aussi de la fête et la grille du parc ne se referma point devant eux. Au contraire, deux domestiques en livrée vinrent les recevoir et les prier, au nom du maître, de prendre place aux tables immenses et abondamment servies, préparées pour eux sous les arbres.

III

Il était minuit. La fête était dans tout son éclat. On dansait dans les salons, on dansait aussi dans le parc, sur la vaste pelouse qui s'étendait devant le perron. Les brillants accords du piano se mêlaient aux notes plaintives et criardes du biniou, au son duquel les villageoises et les villageois dansaient la ronde nationale, la *Dérobée*, dont les anneaux multicolores roulaient et déroulaient leur chaîne vivante sous la voûte lumineuse des arbres, chargés de lanternes vénitiennes. Marie-Anne et son cavalier avaient ouvert ce bal champêtre et, de temps en

temps, délaissant la valse entraînant pour l'originale ronde bretonne, ils revenaient, en riant, s'y mêler. Chaque fois, ils étaient accueillis par des acclamations, aussi enthousiastes que sincères, mais auxquelles, néanmoins, le bon cidre du châtelain n'était pas absolument étranger. La franche gaité de leurs humbles amis plaisait aux deux fiancés (car ils étaient fiancés de la veille), et ils riaient de tout leur cœur des saillies étranges de ces braves gens.

Puis ils s'esquivaient. Côte à côte, ils remontaient lentement les degrés du perron, et la blanche silhouette de Marie-Anne se dessinait vivement éclairée par les flots de lumière inondant le grand vestibule.

De nouveau, les deux fiancés se mêlaient aux danseurs du salon et, la main dans la main, le ciel dans les yeux, tout à leur jeune et pur amour, ils valsaient, perdus dans la foule, ne voyant qu'eux-mêmes et n'entendant que les battements de leurs cœurs.

Mais, bientôt, lassés du mouvement et du bruit, ils s'étaient réfugiés sur une large terrasse, éloignée des salons où l'on dansait, pour y causer plus à l'aise. Enveloppée d'une élégante sortie de bal, Marie-Anne, un peu pâle, était appuyée sur le mur à balustres, et le jeune enseigne, penché vers elle, la regardait en silence.

La douce joie qui les animait un instant auparavant semblait avoir disparu, une pensée triste assombrissait leur bonheur. Cette fête était la dernière qui dût les réunir, d'ici bien longtemps, car le jeune marin allait quitter la France pour deux ans, et leur mariage ne devait avoir lieu qu'à son retour. Vingt-quatre heures à peine séparaient Paul du moment du départ.

La pensée de cette séparation si proche leur était bien cruelle. Se connaissant depuis l'enfance, ils avaient eu la douce habitude de se revoir plusieurs fois, chaque année. Leur amour avait grandi avec eux. Ces deux natures tendres et délicates s'étaient toujours comprises et, bien qu'ils fussent très jeunes au moment de la mort de la baronne de Lérac, celle-ci devinant, avec l'intuition des mères, que le bonheur futur de sa fille serait dans cette affection naissante, avait fait promettre à son mari de l'unir à Paul, si les sentiments qui semblaient germer déjà dans leurs âmes enfantines, se développaient avec les années. Paul était le fils du baron d'Arlange, un ami de collège qu'avait beaucoup aimé M. de Lérac. Veuf au bout de quelques années de mariage, officier de marine très distingué, M. d'Arlange n'avait guère tardé à suivre sa femme au tombeau. Il avait péri, victime d'un naufrage, laissant le pauvre petit Paul orphelin, absolument sans fortune et n'ayant pour veiller sur lui que des parents éloignés, qui s'en souciaient assez peu. M. de Lérac avait pris à cœur de protéger le fils de son ami. Il l'avait encour-

ragé, soutenu dans ses études et accueilli dans sa demeure, chaque année, pendant les vacances.

L'enfant se destinait à la périlleuse carrière qu'avait suivie son père. Ses succès étaient brillants et le baron de Lérac s'en montrait tout fier. Il avait vu naître et grandir l'amour du jeune enseigne et de Marie-Anne et, lorsqu'il avait jugé que l'heure en était venue, il avait été au-devant de l'aveu que Paul n'osait faire.

« Tu aimes Marie-Anne, mon garçon, lui avait-il dit avec cette rondeur qui charmait tout le monde, et tu n'oses l'avouer parce qu'elle est riche et que tu ne l'es pas... Va!... l'épaulette d'un officier et un cœur loyal valent toutes les dots du monde. Je serai ravi de t'avoir pour gendre. Ma fille t'aime aussi, il y a longtemps que je m'en suis aperçu. Pars tranquille, tu l'épouseras au retour... »

Il y avait deux jours seulement que M. de Lérac, devinant les angoisses du jeune officier, lui avait ouvert ainsi tout un horizon d'immense bonheur. Depuis cet instant, perdus dans leurs rêves d'avenir, les deux fiancés avaient oublié tout ce qui n'était pas leur amour... Tout, jusqu'à l'heure si proche du départ.

Mais maintenant ils s'en souvenaient, et, tout entiers à l'angoisse qui précède les adieux, ils se taisaient avec mille choses à se dire.

Le silence, troublé seulement par les vagues mélodies qui leur arrivaient des salons éloignés, augmentait encore le charme mélancolique de cette dernière soirée passée l'un près de l'autre. Dans la demi-obscurité de la nuit sereine ils apercevaient, au pied du coteau, la nappe immense de la mer azurée, limpide et mouvant miroir, dans lequel se reflétaient les myriades d'étoiles qui scintillaient au firmament. Le flot tranquille clapotait doucement et les voix étranges qui s'élèvent, le soir, dans le calme solennel de la campagne déserte, chantaient autour d'eux, dans cet intraduisible et harmonieux concert que comprennent seuls les poètes, les rêveurs et les amoureux.

« Oh! dit enfin Marie-Anne, que cette nuit est belle!... »

— Et triste! interrompit l'enseigne. Je voudrais retenir les heures qui s'écoulent et prolonger les instants que nous avons encore à passer ensemble. Demain, je serai loin de vous!

— Ma pensée vous suivra, murmura la jeune fille.

— Oh! je l'espère! Que dis-je, j'en suis certain! J'ai foi en vous comme en moi-même!

Soyons courageux. Deux ans sont bientôt écoulés et l'espérance nous fera trouver les heures moins longues.

— Les heures! reprit Marie-Anne, ce sont les mois que vous voulez dire!... Sait-on tout ce qui peut arriver en deux années?... J'ai peur, maintenant, je ne sais pourquoi! »

Et elle leva vers son fiancé, ses yeux attristés dont le sombre azur se voilait de larmes. Le cœur de l'Enseigne se serra douloureusement. Devant les pleurs de la jeune fille il demeura sans réponse. N'avait-elle pas raison... que pouvait-il lui dire...

« Deux ans, fit encore Marie-Anne, ce n'est rien et c'est un siècle!... En quelques semaines, la mort a failli me prendre... Il n'en faut pas tant pour être à jamais séparés... La lenteur et la difficulté des communications viennent augmenter encore les douleurs de l'absence... Et, vous-même, à quels dangers n'allez-vous pas être exposé... Je crains les fièvres des colonies et les colères plus dangereuses de l'Océan... Que sais-je!... Je me croyais plus brave!... »

Et elle sourit à travers ses larmes.

« N'attristez pas ainsi ces dernières heures, mon amie, interrompit doucement Paul, elles sont déjà trop pénibles. Vos craintes sont vaines et aucun malheur ne nous menace. On se porte très bien aux colonies, je vous assure, et les vaisseaux de l'État sont assez solidement construits pour braver les fureurs de la mer. Parlons d'avenir plutôt.

— Non! Je ne peux pas!... » murmura-t-elle.

Il se fit, entre eux, un silence pendant lequel les vives mesures d'une valse leur parvinrent distinctement.

« Il faut en parler, cependant, reprit le jeune homme, après quelques minutes; cette fête charmante à laquelle nous prenions part, il n'y a qu'un instant, n'éveille-t-elle aucune idée de bonheur en votre âme? Dans deux ans, à pareille époque, c'est vous qui passerez à mon bras, toute blanche et voilée, au milieu des amis réunis pour nous féliciter. Vous serez ma femme!... Cette pensée me soutiendra pendant les ennuis de l'absence... Et vous, vous penserez à moi quelquefois. Vous me l'avez promis?... »

— N'en doutez pas!

— Je n'en doute pas! Douter serait cruel!... Par les belles nuits étoilées, pareilles à celle-ci, quand tout fera silence, mon cœur et mon âme vous chercheront à travers l'espace... Ma pensée rencontrera-t-elle la vôtre?... Viendrez-vous ici, où nous échangeons nos adieux, avec nos premiers serments, rêver à l'heure douloureuse qui nous a séparés et songer à la joie du retour?

— Oui, Paul! Chaque soir, quand les étoiles s'allumeront dans le ciel, je viendrai m'agenouiller à cette place, où nous sommes, et je vous enverrai un souvenir dans une prière. »

Elle s'était levée, en prononçant ces mots, et son visage avait repris un peu de sérénité.

« Rentrons, continua-t-elle, la voiture qui doit emmener les mariés est attelée et attend dans la cour, je ne reverrai pas Lucy avant quelques mois et je veux lui dire adieu.

— Rentrons, puisque vous le désirez, fit Paul, avec un soupir. Mais, pendant que nous sommes

seuls, j'oserai vous adresser une prière. Donnez-moi un peu de cette guirlande qui orne vos cheveux. Ce sont des myosotis, douces fleurs du souvenir. Lorsque je serai loin, elles me retraceront les joies de cette dernière heure passée près de vous... Est-ce trop vous demander? »

Pour toute réponse, Marie-Anne, rougissante, détacha la guirlande qui se mariait à ses tresses d'un brun doré, et la brisant en deux :

« Partageons-la, dit-elle à voix basse, avec une nuance d'adorable timidité, et que ces fleurs, emblèmes de la tendresse et du regret, demeurent comme un lien entre nous. Je vous les donne!... Gardez-les jusqu'au retour. Puisse leur vue me rappeler souvent à votre cœur... Que n'ont-elles une voix pour vous répéter pendant les jours de l'absence : Votre fiancée songe à vous! Paul, ne l'oubliez pas!

— Oublier ma douce Marie-Anne!... Jamais! interrompit l'enseignante, pâle d'émotion... Mais vous l'avez dit! Ces fleurs peuvent demeurer entre nous comme un lien secret... Si quelque malheur imprévu vous frappait... si vous étiez menacée d'un danger... si vous étiez malade, sans pouvoir écrire... Que sais-je... Si ma présence vous était indispensable... Mettez sous enveloppe la seconde moitié de cette guirlande, et envoyez-la moi. Je trouverai le moyen de répondre à ce suprême appel... Je reviendrai près de vous, quand je devrais, pour cela, renoncer à la carrière que j'ai choisie.

— Espérons que rien d'assez grave n'em'atteindra pour en venir à cette extrémité, reprit la jeune fille en souriant. Nos craintes sont des rêves, nés de la tristesse des adieux... vous me rapporterez ces fleurs avec mon anneau de fiancée.

— Je l'espère! murmura Paul, en baisant la petite main tremblante qui glissait, dans la sienne, la frêle guirlande de myosotis. »

Malgré l'heure avancée, on dansait encore dans les salons, mais les mariés avaient disparu et, à part une vieille parente de M. de Lérac, demeurée pour faire les honneurs, aucun membre de la famille n'était, en ce moment, présent à la fête. Le baron, Marie-Anne et son fiancé, étaient réunis autour du comte et de la comtesse d'Erly qui se disposaient à quitter le château. Lucy, enveloppée d'une pelisse de satin noir, qu'il recouvrait entièrement son élégant costume de voyage, faisait ses adieux à son oncle et à sa cousine. Le comte, radieux, distribuait des poignées de main à sa nouvelle famille et semblait impatient de partir.

« A bientôt, mes amis, et bon voyage, dit le baron pour couper court à toutes ces effusions qui l'émotionnaient un peu. Nous vous reverrons avant l'hiver, je pense, mais si proche que soit votre retour, je ne veux pas attendre cette époque pour vous faire part du nouveau mariage

qui se complète ici... Oh! mon Dieu, oui!... Marie-Anne et Paul se sont unis contre moi et je les ai fiancés, pour être tranquille. Ce projet d'union, bien entendu, est encore un secret pour tout le monde, mais je ne veux pas que Lucy s'en aille sans partager la joie de sa sœur d'adoption!... Si je ne lui disais rien, elle m'en voudrait!

— Oh! certainement! mon oncle, s'écria la nouvelle comtesse, en sautant au cou de sa cousine. Cette chère Marie-Anne! Ainsi elle et Paul s'aimaient? Les deux soursnois!... Je ne m'en étais jamais aperçue. Tu ne m'avais rien dit, petite cachotière! C'est mal!... »

Et, de nouveau, elle embrassa sa cousine, lui faisant mille tendres recommandations, à cause de sa santé encore chancelante, et la priant de lui écrire souvent pendant sa longue absence... Les derniers adieux échangés, elle tendit gracieusement la main à Paul, en le nommant son futur cousin, et elle suivit son mari.

Le baron et ses enfants escortèrent les nouveaux mariés jusqu'à la voiture, et la portière se referma avec ce petit bruit sec qui semble être le signal du départ. Le baron demeura un instant immobile, pendant que les chevaux tournaient pour prendre l'avenue, et les deux fiancés, au bras l'un de l'autre, remontèrent les degrés du perron. Lucy, penchée à la portière, les suivit d'un étrange regard. Elle comparait malgré elle le bel enseigne de vaisseau au digne et excellent homme qu'elle venait d'épouser, et elle se disait, avec un sentiment de tristesse envieuse dont elle sentait l'injustice, mais qu'elle ne pouvait vaincre :

« Ce n'est pas moi que Paul aurait distinguée et aimée... Non! c'est Marie-Anne! Et cependant je suis la plus belle... Il n'a jamais daigné me regarder : Je n'étais pas assez riche! »

IV

« Je suis content que votre cousine soit partie, dit Paul à mademoiselle de Lérac, en rentrant au château; il y a, en elle, quelque chose qui arrête toute effusion chez moi. Sa présence aurait encore assombri les quelques heures qui nous restent à passer ensemble. C'est singulier! Je la connais depuis dix ans et elle m'a toujours produit cet effet-là.

— Pauvre Lucy! Elle est charmante, cependant. Que vous a-t-elle fait?

— Rien! seulement, je la soupçonne de ne pas vous aimer autant qu'elle le dit.

— Oh! par exemple! Paul!... Vous êtes injuste envers elle.

— Je désire me tromper sur son compte. On a de ces antipathies irraisonnées, c'est comme un instinct du cœur. Au village, d'ailleurs, personne ne l'aime.

— Oui, je sais qu'elle ne plait pas à nos paysans, interrompit Marie-Anne. Sa nature, un peu froide et hautaine, n'a pu se faire à leur rude franchise et elle s'occupe peu d'eux. Mais elle a toujours été parfaite pour moi et je n'ai pas le droit de douter de son affection.

— Eh bien ! je souhaite que vous n'ayez jamais à la mettre à l'épreuve, vous pourriez éprouver une de ces désillusions qui font beaucoup de mal.

— Voici mon père, fit la jeune fille, dont le charmant visage s'était attristé, ne lui dites rien, je vous prie, de vos impressions défavorables à l'égard de ma sœur d'adoption. Il l'a aimée comme son enfant et il a, en elle, autant de confiance qu'en moi-même. »

En cet instant, M. de Lérac rejoignit les fiancés et sa présence mit fin à leur entretien. Ils rentrèrent au salon où les invités semblaient oublier les heures. Un souper fut servi et il faisait grand jour quand les hôtes du châtelain songèrent à prendre congé de lui.

Il était sept heures du soir. Le soleil descendait à l'horizon dans un nuage de pourpre et les flots, à peine agités, se teignaient des nuances splendides qui éclairaient les cieux. Au loin, entre les vagues aux molles ondulations, un canot apparaissait et disparaissait tour-à-tour. Sans sa voile blanche, gonflée par un vent léger, on eût pu le prendre, à la distance qui, déjà, le séparait du bord, pour quelque épave flottant au gré de l'eau. Point imperceptible sur la grande plaine mouvante, il fuyait rapidement et, bientôt, l'œil le plus perçant devait cesser de l'apercevoir dans la brume dorée qui s'élevait du couchant et commençait à envelopper toute chose.

Debout à l'arrière, regardant fixement dans l'espace un point perdu pour tout autre, se tenait un jeune homme au visage pâle et grave. C'était Paul d'Arlange. Sa main nerveuse froissait un mouchoir qui avait dû lui servir à faire des signaux et ses yeux semblaient ne pouvoir se détacher du rivage. Mais il avait beau faire, il ne voyait plus ni les tourelles élancées du petit castel où, désormais, inquiète et triste, sa fiancée l'attendrait, ni même les masses épaisses des grands arbres du parc, à l'ombre desquels on avait dansé la veille. Plus rien ! Dans la nuit qui tombait, les objets se fondaient et disparaissaient comme dans un rêve. L'enseigne poussa un soupir, se laissa tomber, plutôt qu'il ne s'assit, sur un des bancs du canot, et appuya son front sur sa main. Sa pensée allait vers celle qui, sans doute, pleurerait à cette heure et, tandis que la frêle barque, se balançant sur l'abîme, l'entraînait rapidement vers son navire, son cœur retournait près de Marie-Anne. Peut-être, en cet instant, regrettait-il d'avoir embrassé cette périlleuse carrière... Jamais il ne s'était senti plus triste.

Pendant près d'une demi-heure, Marie-Anne et son père, inclinés sur l'appui de la terrasse, avaient suivi, d'un regard attentif, les évolutions du canot. D'abord, la jeune fille, agitant au vent du soir une écharpe blanche, avait pu répondre aux signaux de son fiancé. Puis, peu-à-peu, elle avait cessé de les distinguer. L'élégante silhouette de l'enseigne n'apparaissait plus que comme une ombre indécise, et ses yeux fatigués confondaient maintenant le canot avec les vagues qui moutonnaient alentour. Seule la voile blanche, dorée par les feux du couchant, continuait de guider son regard vers le bien-aimé. Bientôt elle aussi s'éffaçait. L'œil de la jeune fille, s'obstinant à percer l'obscurité naissante, croyait la voir flotter encore, comme une aile d'oiseau gigantesque, dans le brouillard transparent de cette belle soirée ; puis, toute illusion cessa. Le canot qui berçait son fiancé sur les flots perfides avait disparu. L'immensité était entre eux.

Marie-Anne sentit son cœur se serrer. Une dernière fois, elle regarda au loin sur la mer. N'ayant plus la force de retenir les larmes qui l'étouffaient, elle chercha un refuge dans les bras de son père et, la tête renversée sur son épaule, elle pleura longtemps.

V

Les premières semaines qui suivirent le départ du jeune officier furent bien tristes au Bois-Marin. Marie-Anne avait perdu son activité habituelle et son père craignait de la voir retomber malade. Elle demeurait des heures entières sur la terrasse où elle et Paul avaient échangé leurs adieux et sa pensée suivait sur l'Océan son fiancé, que chaque jour éloignait d'elle. Elle oubliait les riants travaux qu'elle aimait autrefois : ses pinceaux étaient inactifs, son piano fermé et les fleurs des jardinières se fanaient sans qu'elle y prit garde. Chose bien plus grave, elle oubliait ses pauvres amis, les pêcheurs, et ceux-ci, inquiets de ne pas la voir reprendre ses courses charitables à travers le village, envoyaient les marmots, qu'elle avait l'habitude de gâter, demander aux domestiques si mademoiselle était absente ou malade.

Cet état inquiétant se prolongea jusqu'au moment où elle reçut enfin une première lettre de Paul. Le jeune homme, arrivé à destination sans le moindre accident, avait mis tant d'affection et de gaieté dans la volumineuse épître qu'il lui adressait, qu'elle se sentit plus forte pour supporter les douleurs de l'absence et qu'elle se promit de réagir contre la tristesse qui l'envahissait.

Avec la permission du baron qui, bien entendu, lisait cette correspondance, elle répondit à son fiancé et, lorsqu'elle eut épanché son cœur dans des lignes toutes pleines de sa pure et loyale

tendresse, elle fut réconfortée. Elle se dit que, bientôt, cette lettre serait entre les mains de Paul, et que, lui aussi, en la recevant, éprouverait quelque chose de cette joie profonde que lui avait apportée, à elle-même, cette missive venue de si loin. Il lui parut que cet échange de leurs pensées à travers l'espace comblait l'énorme distance qu'il y avait entre eux et qu'ils étaient moins séparés. A partir de ce moment, elle résolut de faire violence à son chagrin et, s'apercevant de l'inquiétude de son père, elle ne se pardonna pas de l'avoir causée. D'un caractère ferme et dévoué, elle se tint parole et, bientôt, M. de Lérac, complètement rassuré, la vit reprendre ses chères occupations.

Pourtant, en dépit de sa bonne volonté, bien des tristesses sommeillaient au fond de son cœur. Les semaines lui paraissaient d'une longueur désespérante et elle attendait, avec une impatience qui n'en était pas moins grande pour être cachée, le courrier de chaque mois apportant des nouvelles de Paul. Puis, le départ de Lucy avait aussi laissé un vide au château. Elevée avec sa cousine, Marie-Anne s'était habituée aux longues promenades, aux causeries à deux. Bien que la nature envieuse de Lucy l'eût toujours empêchée d'aimer Marie-Anne autant qu'elle l'aurait dû, elle avait su, dissimulant ses mauvais sentiments, feindre, pour elle, une profonde affection, et comme elle était très attrayante, lorsqu'elle le voulait, elle avait complètement captivé sa bonne et douce cousine dont l'âme loyale était incapable de suspecter la sincérité des autres.

Une correspondance très suivie s'établit entre la comtesse d'Erly et la jeune châtelaine. Lucy, installée à Paris, lui racontait ses succès mondains et l'engageait à venir passer l'hiver auprès d'elle... Elle insista même tant sur ce point, que mademoiselle de Lérac qui, cependant, eût préféré passer l'année entière au Bois-Marín, se décida, pour lui être agréable, à demander à son père de la conduire à Paris, vers la fin de l'automne. Le baron, heureux de la distraire, s'empressa d'accéder à son désir. Dès les premiers jours de novembre, on boucla les malles, et Marie-Anne et son père quittèrent le Bois-Marín, si joli sous sa couronne de feuillages dorés par l'automne, en se promettant d'y revenir aux premiers soleils du mois de février, si printanier et si doux en Bretagne.

VI

Le baron trouva sa nièce très confortablement installée dans un petit hôtel des Champs-Élysées. Tout dans cette habitation était arrangé de façon à la rendre commode et agréable, et monsieur d'Erly, qui ne savait rien refuser à sa femme, avait fait des folies pour la meubler Lucy, pro-

fitant du bon vouloir de son mari pour satisfaire ses goûts de luxe et de vanité, sa maison était citée comme un modèle d'élégance.

Un jardin en miniature, fermé par une grille dorée, égayait l'une des façades de la somptueuse demeure; l'autre ouvrait sur une serre, une merveille, remplie de plantes exotiques et de volières dans lesquelles gazouillaient d'éblouissants oiseaux des colonies. Ce jardin d'hiver était le plus grand attrait de l'hôtel; il continuait, pour ainsi dire, le grand salon de réception et n'en était séparé que par une immense glace sans tain, qui permettait au regard de plonger dans ce nid de verdure et de fleurs. Cette glace, très habilement disposée, s'ouvrait par le milieu, au moyen d'un ressort, et devenait ainsi une porte à deux battants donnant accès dans la serre comme dans un second salon.

C'est là que Lucy, un peu souffrante, passait une grande partie de ses journées quand elle ne faisait pas de visites. Elle avait l'habitude d'y recevoir le cercle nombreux de ses amies et de ses admirateurs, car sa beauté avait fait sensation, et les désœuvrés qui fréquentaient ses salons ne tarissaient pas en éloges sur sa grâce et sur son esprit. Ces compliments, quelque peu exagérés, chatouillaient agréablement son orgueil et elle n'était pas fâchée de se les entendre répéter sur tous les tons. Elle menait une existence vide et frivole et, bien qu'elle eût la douce espérance de voir, dans quelques mois, sa vie se doubler par la venue d'un cher petit être, elle ne devenait ni plus sérieuse, ni meilleure. Les fêtes succédaient aux fêtes et les toilettes les plus extravagantes et les plus coûteuses emplissaient ses armoires. Elle n'avait qu'un désir, briller et plaire; qu'une satisfaction, déchirer à belles dents les femmes qui semblaient prétendre aux mêmes hommages qu'elle. Ses mordantes saillies étaient citées. Très recherchée à cause des fêtes qu'elle donnait, elle était généralement détestée. Les hommes lui trouvaient plus de coquetterie que de cœur, et ses prétendues amies la jaloussaient et la craignaient. Quant à son mari, il s'accommodait fort bien d'elle et ne paraissait pas s'apercevoir de ses défauts. Bon jusqu'à la faiblesse, il lui passait toutes ses boutades et tous ses caprices sans jamais récriminer. Assez riche pour supporter le train de maison qu'elle lui avait imposé, il s'en inquiétait peu. Il eût préféré, sans doute, moins de faste et plus de tranquillité, mais il se disait que Lucy était très jeune et que les années, surtout la maternité, la rendraient plus raisonnable. Aveuglé par son affection, il jouissait des succès de la comtesse, et lorsqu'il la voyait belle, parée, éblouissante de diamants, il oubliait les sommes folles prodiguées par elle dans toutes ces fantaisies ruineuses. Peut-être regrettait-il de ne jamais voir sa main s'ouvrir pour une aumône, mais il n'en disait rien et se montrait deux fois généreux

avec les pauvres, donnant ainsi pour tous les deux. Indulgent comme tous les hommes braves et loyaux, il mettait sur le compte de beaucoup d'étourderie ce qui n'était que la marque d'un profond égoïsme.

Lucy accueillit son oncle et sa cousine avec la tendresse qu'elle avait coutume de leur montrer. Quant au colonel, son empressement fut d'autant plus grand qu'il était ravi de voir Marie-Anne auprès de sa femme. Il espérait en la société de la jeune fille pour apporter une heureuse diversion dans la vie un peu agitée de la comtesse, se disant qu'elle songerait moins aux plaisirs en retrouvant son amie d'enfance.

Lucy fit, de très bonne grâce, les honneurs de son petit hôtel, à son oncle et à sa cousine.

La bonbonnière fut admirée comme elle le méritait, mais la serre, surtout, charma la jeune fille. Elle trouva même que ce jardin d'hiver manquait au Bois-Marín, et son père, heureux de l'entendre exprimer un désir, lui promit d'en faire construire un semblable, dès qu'ils seraient de retour.

Afin de ne pas trop séparer les deux cousines, le baron avait chargé M. d'Erly de lui trouver un petit appartement dans le voisinage de son hôtel. Dès le jour de son arrivée, il s'y installa avec sa fille et, à partir de ce moment, les relations les plus suivies s'établirent d'une maison à l'autre.

JENNY LENSIA.

(La suite au prochain Numéro.)

L'ARCHE DE NOÉ

SOUVENIRS D'UNE INSTITUTRICE

En 1875, je préparais au brevet élémentaire deux jeunes filles jumelles, riches et hautaines. La mode des diplômes n'était alors qu'à ses débuts, mais dans la famille Behrens, on tenait fort à « suivre le mouvement », comme on avait coutume de le dire, et à faire parade d'amour du progrès. Des offres avantageuses m'ayant été faites par le père de mes élèves, directeur d'une Compagnie d'assurances et grand propriétaire, pour me décider à passer l'été en Bourgogne, dans la terre de la famille, je suivis à Leuglay madame Behrens et ses filles.

La maison de campagne, bâtie en briques et située sur une hauteur, était d'un aspect riant; d'immenses jardins en terrasse descendaient jusqu'à la petite rivière de l'Ource dans laquelle courent gaîment la truite et l'écrevisse. Le cresson et le myosotis faisaient bordure aux eaux claires, un bois de sapins étendait ses vertes aiguilles à l'extrémité du jardin; bref, on ne pouvait trouver une plus charmante retraite pour travailler, penser ou se laisser vivre en pleine sérénité, sous l'œil bienveillant de la chaude nature d'été.

J'aurais voulu communiquer aux jeunes Parisiennes que j'instruisais la joie saine que je ressentais à me sentir loin des boulevards, du bruit, de la foule, mais hélas! la vie mondaine avait commencé à saisir dans son fatal engrenage les deux jolies coquettes, et la vanité faussait à ce

point chez elles les notions les plus élémentaires du juste et du vrai, qu'elles étaient déjà aussi insupportables à voir vivre qu'à entendre causer.

Dès notre première promenade, au lendemain de notre arrivée, je compris que les jumelles étaient de mauvaise humeur et je leur en demandai la cause.

« Figurez-vous, mademoiselle, que nous sommes condamnées pour septans encore à avoir sous nos yeux, dans notre propre domaine, cette arche de Noé que vous apercevez derrière les saules, me répondit Clara en cassant les branches du bout de son ombrelle.

— Et pour voisins tous les habitants qui peuplent l'arche, hommes et animaux, ajouta Laure en riant.

— Si je vous comprends bien, chères, ce que vous appelez l'Arche de Noé, c'est la métairie habitée par une femme malade qui a sept enfants. Votre mère regrette, je crois, que les fermiers refusent l'indemnité qu'on leur offre et ne consentent pas à rompre leur bail.

— Précisément, mademoiselle! Avouez qu'il y a bien de quoi être énervée, agacée, en colérée. Nous devons faire construire une serre sur l'emplacement de cette masure et...

— Et au lieu de ses parfums, interrompit Laure, il nous viendra des effluves de fumier de la mare aux canards ou de la hutte aux lapins.

Je l'ai toujours dit : il n'y a rien de moins poétique que la campagne !

— Les gens dont vous parlez sont évidemment pauvres. Vous obtiendrez peut-être leur désistement en leur faisant du bien, en vous les attachant, repris-je après quelques instants de silence.

— Il ne manquerait plus que cela, par exemple ! Non seulement je ne ferai rien pour ces stupides entêtés, mais je ne leur rendrai même pas leur salut.

— Te rappelles-tu, Clara, avec quelle dignité biblique la femme a refusé de nous donner la grosse Lise quand nous avons voulu en faire notre femme de chambre ? » Le travail des champs rend les mains calleuses, mais la conscience, du moins, demeure intacte, mesdemoiselles ; Lise n'ira pas à Paris. »

Et Laure, la folle, de rire aux éclats de cette volonté maternelle, qui me semblait fort sage.

— Pourquoi vous montrez-vous si dure envers ces pauvres gens ? Leur refus de quitter cette habitation est sans doute motivé...

— Par une sensiblerie parfaitement absurde dans leur position. La femme veut mourir dans la maison où elle est née, a vécu, vu grandir ses laids et nombreux marmots.

— Mais ce désir seul indique une bonne nature, ma chère enfant, et je suis certaine que vous vous calomniez en disant que vous ne le comprenez pas.

— Je ne suis ni chèvre pour brouter où l'on m'attache ni chou pour végéter là où le hasard m'a plantée, me répondit l'entêtée Parisienne, et je ne ferais pas une lieue pour voir la maison où je suis née, — surtout si cette maison était laide !

Au moment où la conversation menaçait de devenir aigre-douce, le ciel, déjà noir à notre départ, s'assombrissait visiblement. Nous rebroussâmes aussitôt chemin, mais il était trop tard ; de larges gouttes d'eau, précurseurs d'orage, commencèrent à tomber.

Ma toilette craignait peu les autans mais les jeunes Parisiennes poussaient déjà des cris à la pensée de mouiller leur joli costume, lorsqu'une robuste fille, d'environ seize ou dix-sept ans, qui travaillait dans un champ, tout en gardant les vaches, accourut vers nous et nous demanda en rougissant, si nous voulions accepter son parapluie.

— Volontiers, ma bonne enfant, lui répondis-je ; mais, où est-il ?

— Dans ce buisson. Le brave meuble de famille était, en effet, si bien caché dans les épines que la fille eut peine à le retrouver. C'était un immense parapluie de coton brun que repoussa la vaniteuse Clara, en le traitant « d'horreur », mais sous lequel s'abrita, en me donnant le bras, la rieuse Laure. Nous revînmes à Leuglay en marchant vite et sans causer. Ce n'est que sous le péristyle de la maison que je demandai à mes

élèves à qui je devais rendre le monument protecteur.

Cette tente couleur chocolat ne saurait appartenir qu'à l'arche, assura dédaigneusement Clara.

— Et comme la propriétaire a autant d'enfants qu'il y a de jours dans la semaine, elle le fera prendre par Sem, Cham ou Japhet, ajouta Laure.

Je ne répondis même pas aux deux moqueuses.

Seulement, comme je ne croyais pas que le temps des métayers fût moins précieux que le mien, après m'être assurée que l'état du ciel était rassurant, je repris en main le parapluie chocolat et me dirigeai du côté des saules, bien résolue à pénétrer dans l'arche.

La mère était seule. Depuis dix ans elle était privée de l'usage du bras et de la main droite ; ses traits étaient fatigués, sans régularité, mais elle avait un regard à la fois si bon et si énergique, l'excessive propreté de ses vêtements grossiers et de la chambre où elle se tenait me disposèrent si bien en sa faveur, que j'acceptai un siège et engageai la conversation. Tout d'abord ce fut une fatigue pour moi que de suivre le récit de cette femme car, non seulement elle se servait de locutions qui appartiennent en propre au terrain Châtillonnais, mais encore elle reliait ses pensées par un monotone « si bien que » qui, sans doute, lui tenait lieu de ponctuation ; bref, elle parlait mal, mais, en revanche, elle pensait bien, et quand je la quittai, j'avais acquis la certitude qu'une âme vaillante et dévouée habitait ce corps malade et déjà paralysé avant l'âge.

Je la questionnai sur ses enfants : J'en ai sept, me dit-elle avec orgueil, et je les aime tous également. Mes fils aînés sont soldats, ma grande fille est religieuse. C'est ma bonne Lise, notre ménagère, que vous avez vue dans les champs. Après elle vient Bernard, mon pauvre cher estropié, qui n'a jamais été fort, puis Marie, une réjouie de dix ans qui va en classe, et enfin Huberte, ma Benjamine, celle dont la naissance m'a coûté si cher. Pauvre innocente ! Jusqu'à trois ans elle a été belle et gaie comme un ange. Puis un jour d'hiver elle a joué au bord de l'eau, est tombée dans la rivière, et malgré nos soins, malgré les efforts du médecin, depuis cette époque elle est muette.

Ainsi dans cette demeure, la vie de six personnes reposait sur le travail manuel du père et de Lise, tous deux bons et courageux mais peu intelligents, comme je le reconnus plus tard. N'était-ce pas effrayant à penser ? Non, car derrière eux se tenait, l'œil grand ouvert, le cœur plein d'énergie, les facultés bien équilibrées, cette mère souffrante, il est vrai, mais n'en soutenant pas moins, par son exemple, ses bonnes paroles et surtout par sa foi de chrétienne, la nombreuse famille qui commençait à se disperser.

La Providence a d'adorables pitiés; elle réserve, en général, à ceux que la souffrance a marqués de leur lourde croix, soit une tête belle d'expression, soit une imagination si riche qu'elle transforme en or pur la moindre parcelle de cuivre. Je fis, dès ma seconde visite à la ferme, cette réflexion, en embrassant la jolie Huberte, qui ne parlait pas, et en causant avec Bernard, l'adolescent aux grands yeux gris, au teint plombé, qui ne marchait qu'avec des béquilles. La mère de famille privée de l'usage d'une main, malgré sa grande adresse et sa vaillance, était forcément sédentaire et consacrait de longues heures à causer avec l'adolescent infirme et la petite Huberte: « Mes deux soldats, ma bonne Lise et ma grosse Marie sont mes travailleurs terrestres, me disait-elle avec un sourire triste; la religieuse, Bernard et Huberte sont mes appuis célestes. Ils ne me sont pas moins utiles que mes autres enfants. C'est Bernard qui me fait la lecture, qui développe l'intelligence de la petite muette et lui apprend à écrire; aussi ne pardonnerais-je jamais à ses frères et sœurs, pas plus qu'à lui-même, de prononcer le vilain mot d'Inutile. »

Pendant qu'elle parlait ainsi, je surprenais le regard attendri de cette mère se portant vers le pauvre estropié de seize ans. Je la secondai de mon mieux dans sa tâche de relèvement, en prêtant à Bernard des livres où le courage moral et l'énergie intellectuelle étaient exaltés et appuyés par des exemples historiques.

Peu à peu je me mis à aimer cette femme malade et ses deux enfants déshérités. Dans la riche villa de Leuglay il se gaspillait tant d'argent et tant d'heures, tant d'esprit et de jeunesse, et cela avec un égoïsme si inconscient, une vanité si insensée que je croyais faire œuvre réparatrice en apportant un peu de gaieté dans l'Arche. La gaieté, cette force de l'enfance, brillait aussi rarement dans les yeux de mes protégés que la confiture s'étalait sur leur pain. Je sais bien qu'il en est ainsi pour chacun de nous et que la vie n'est pas faite pour tous de pain blanc et savoureux. Raison de plus pour mettre un peu de beurre sur le pain, ou un peu de bonheur dans la vie des enfants pauvres.

Ce que les Parisiennes, mes élèves, n'ont jamais voulu croire et ce qui pourtant était vrai, c'est que Bernard et Huberte avaient dans le cerveau plus de poésie que bien des rimeurs de ma connaissance. En voici un exemple: Quelques jours avant les examens qui avaient lieu à Dijon, en juillet, la tête fatiguée par une longue leçon, j'étais sortie seule. A ma droite verdoyait une combe, près la lisière des bois marqués pour la prochaine coupe. A ma gauche l'ancienne chapelle des Bénédictins de Lugny, d'abord transformée en grange et ensuite abandonnée, servait d'asile aux hirondelles habiles à faire leur nid dans les vieilles maçonneries. Une innombrable

petite forêt s'était installée et prospérait dans la ruine. La brise murmurait gentiment dans cette futaie en miniature et Bernard, soulevant dans ses bras la petite muette, lui nommait cette flore semée par le vent: ceci est une joubarbe, disait-il, cela s'appelle un saxifrage, et ce bouquet jaune est le millepertuis, dont mère nous fait boire quand nous avons la fièvre.

Je m'approchai sans bruit, désireuse d'étudier ces deux natures d'enfants. Huberte courait à la recherche d'un bouquet tandis que son frère surveillait la chèvre, leur compagne habituelle. Elle revint s'asseoir lorsqu'elle fut lasse et, montrant tour à tour les myosotis qu'elle avait à la main, les pervenches d'un beau bleu-gris qui abondaient dans les bois, puis sa robe de cotonnade plus sombre, elle fit comprendre au grand frère, par sa pantomime, que la nuance des fleurs lui plaisait, tandis que celle de sa robe était laide. Et lui, l'estropié de seize ans, répondait patiemment à ce langage par signes: Tu trouves les fleurs mieux vêtues que toi, ma chérie, et tu as raison; mais regarde donc au ciel, cette belle pièce d'azur, c'est l'étoffe dont Dieu se sert pour habiller les petites filles qui le prient. Huberte ne savait trop si elle devait le croire; elle était bien étonnée, bien indécise, mais le grand frère ne riait pas, elle était habituée à accepter comme certain tout ce qu'il disait et lorsqu'il lui eut affirmé une seconde fois, bien sérieusement, qu'elle aurait des robes d'éther parce qu'elle était sage et les méritait, elle devint joyeuse et sauta autour de la chèvre.

Pendant ce dialogue, le père et Lise remuaient énergiquement du foin dans la prairie attenante à la ruine, j'étais par intervalles quelque phrase bizarre, mais pleine d'affection, à la Benjamine.

« As pas soif, m'amie? Pour chaud y fait chaud, à ce tantôt! Cours pas si fort, tu vas tomber à la vallée du mur. »

Je regardai autour de moi et ne vis aucune vallée. Après tout, pensais-je en continuant ma promenade, c'est tout aussi pittoresque de dire « à la vallée » pour « à terre » que de chanter: « Je regardais en l'air » des *Cloches de Corneville*, comme le font tout le jour mes deux jolies élèves.

Quinze jours plus tard, au retour de Dijon, ma tâche étant terminée et les Parisiennes ayant leur diplôme, je profitai d'un jour où elles faisaient des visites, et, suivant la grande route bordée d'ormes tortus, je projetai de passer quelques heures en plein bois.

La Providence avait disposé de mon temps d'une autre manière, car à peine avais-je fait deux cents pas dans la direction du « Champ des Barres » que j'aperçus Bernard assis sur un talus, un panier plein de cornouilles à ses pieds. Il avait la tête appuyée sur la main, et soupirait péniblement.

Je m'assis à ses côtés et lui demandai s'il souffrait.

« Pas plus que de coutume, me répondit le garçon d'un air sombre; je souffre toujours.

— Voulez-vous que je vous conduise demain chez le docteur, Bernard?

— Non, mademoiselle.

— Vous avez des pensées noires aujourd'hui, je les lis dans vos yeux, mon ami. La vie vous semble dure, vous êtes en révolte avec la destinée et n'avez pas même pitié de vous, car ce panier de fruits est trop lourd pour vos forces.

— Puisque je ne suis bon à rien, si ce n'est à amuser la petite, comme le ferait une vieille femme, il faut bien lui ramasser des fruits.

— Je connais la crise que vous traversez, Bernard, je pourrais vous dire tout ce que vous pensez à cette heure, ayant été à votre âge, un peu éprouvée, et très malheureuse par ma faute.

— Vous étiez savante, vous aviez des maîtres, des livres, vous n'étiez pas à charge à vos parents... vous, Mademoiselle.

— Je vous demande pardon. Les filles laides et sans fortune sont toujours à charge à leur famille. Je vous certifie, mon ami Bernard, que de seize à vingt ans j'ai gravi mon Calvaire comme vous gravisiez le vôtre, que j'étais la plus mécontente et la plus infortunée sous-maitresse des deux mondes et que si j'ai enfin aujourd'hui atteint le sommet où l'on respire et se repose, ce n'est pas sans efforts.

Je regardai le garçon infirme pour savoir si je devais continuer mes confidences ou si comme le prophète, je parlais dans le désert.

Bernard m'écoutait attentivement, gravement; je continuai :

« Le jour où j'ai compris que s'il ne dépendait pas de moi de cesser d'être laide, pauvre et sans cesse ridiculisée par les brillantes élèves de la pension à la mode, j'avais tout au moins le droit d'ennoblir ma souffrance et de me donner les joies secrètes, pures et légitimes du contentement de moi-même, ce jour-là j'ai été sauvée. Voulez-vous que je vous dise franchement, Bernard, pourquoi vous souffrez, pourquoi le destin est impitoyable pour vous? c'est parceque vous ne savez pas encore ce que vous voulez et où vous allez. Votre mère le sait, et voilà pourquoi elle est calme.

Le grand garçon au teint jaune fit un geste d'impatience, commença une phrase puis, encore méfiant (les paysans le sont d'instinct), il s'arrêta net. Je repris bravement :

« Je vous assure, Bernard, que l'épreuve de la maladie, de la pauvreté, est utile et sainte quand on l'accepte comme venant d'en haut. Je sais qu'il existe des romans à un sou dans lesquels tout être pensant qui n'est pas né prince ou millionnaire, croit spirituel de s'écrier : « Malheur à la Société! malheur à moi! » Je voudrais voir enfermés dans un asile d'aliénés ceux qui écrivent et ceux qui lisent ces appels à la révolte. Les femmes qui réclament des droits sans se sou-

cier du plus beau de tous, celui d'être mères, les jeunes garçons comme vous, à demi instruits et déjà envieux ou mécontents, sont des êtres nuisibles. Est-ce que par hasard, Bernard, vous lisez le journal que voici. Tout en parlant, je lui montrais du doigt l'en-tête d'un imprimé qui recouvrait les cornouilles.

« Oui, me dit-il en rougissant. Tous les ouvriers de mon âge le lisent; il faut bien savoir ce qui se passe.

— Et vous sentez-vous plus heureux, plus résigné, meilleur depuis que vous fréquentez les ouvriers qui vous prêtent cette feuille quotidienne?

— Non, mais je ne veux pas être traité par eux d'imbécile, de cafard et je ne veux pas non plus tendre toujours le dos aux coups de la tempête... ou des messieurs.

— Vous marchez à grands pas vers le désespoir et la méchanceté, prenez-y garde, grand enfant. Votre journal aura beau vous dire le contraire, il n'y a pas deux moyens en ce monde de rester bon et honnête, il n'y en a, il n'y en aura jamais qu'un : c'est la résignation soutenue par le travail, consolée par la foi. Vous aurez beau faire, il vous faudra reprendre chaque jour votre chaîne, si pesante soit elle; il vous faudra chaque soir vous endormir, comme je le fais, comme le fait votre mère, en rattachant les anneaux de cette chaîne brisée.

— J'aime bien à vous entendre, Mademoiselle, car vous du moins n'avez aucun intérêt à me parler ainsi.

— Je ne vis pas de l'autel, interrompis-je en riant, avouez que c'est là votre pensée. Nous reprendrons cette grave causerie, Bernard, aujourd'hui le vent est frais, retournons ensemble à Leuglay.

Il se leva et nous marchâmes dans le bois. Je lui demandai des nouvelles de ses frères soldats et de sa sœur religieuse.

« Ils vont bien. Ceux-là ne sont pas tristes, parce qu'ils se sentent utiles et qu'ils ont la santé.

— Les bons soldats et les bons ouvriers font, en effet, toute la force de notre nation, et tout ce qu'il y a de grand en France, Bernard, est sorti des chaumières ou des maisons noires de la province. Vous devez penser à cela pour estimer vos parents et faire cas de vous-même.

— Je ne suis pas même assez fort pour être soldat, laboureur ou menuisier.

— Soyez d'abord bon fils et bon chrétien, mon cher enfant. Vous serez après, si vous le pouvez, un ouvrier instruit, inventeur. J'ai bien des choses à vous dire à ce sujet, bien des livres à vous faire lire, mais vous préférez, peut-être, le journal empoisonné...

— Non, non, s'écria le pauvre estropié en levant vers moi ses grands yeux gris si tristes, si intelligents. Non, je ne veux plus le lire, je

veux espérer et travailler. Je vous prie, ne parlez pas à la maison.

— Rassurez-vous, Bernard, je ne ferai jamais de peine à votre vaillante mère. Au revoir et courage. »

.*.*

Sept ans se sont écoulés depuis mon court séjour en Bourgogne. Bien des événements se sont succédés. Clara et Laure se sont mariées comme se marient de nos jours la plupart des filles riches, non pour fonder la famille chrétienne, mais pour avoir un coupé, des diamants et beaucoup de liberté. Sont-elles heureuses? Je l'ignore. Elles semblent si affairées par les petits soucis mondains qu'elles n'ont peut-être pas le temps de s'interroger à ce sujet. Je les ai rencontrées, par hasard, l'autre jour, dans les magasins du Louvre, et je leur ai demandé des nouvelles de l'Arche de Noé.

« Nous en sommes enfin délivrés, m'a répondu Clara, toujours hautaine. Les pauvres diables ont été cruellement punis de leur entêtement. Les fils soldats, devenus sous-officiers, sont morts en Tunisie, il y a six mois; la religieuse a été envoyée par la supérieure des sœurs de Charité à Saïgon. Le fils estropié et la petite muette ont été atteints, il y a deux ans, de l'angine qui, vous le savez, est endémique dans le Châtillonnais. Leur mère n'a pu supporter la fatigue de leur maladie ou le chagrin de leur perte et on l'a enterrée deux mois plus tard. Quant à l'homme, déjà stupide avant, il est devenu hébété et nous n'avons eu aucune peine à le décider à quitter Leuglay avec ses deux grosses filles, qui sont de fortes travailleuses.

— Tout est bien qui finit bien, a dit Shakespeare, continua en riant la jolie Laure, devenue une des femmes à la mode du dernier hiver. Mon mari a casé dans sa terre d'Auvergne le père et

les filles, et moi je me charge de remplir de fleurs rares notre nouvelle serre. Vous ne reconnaitriez plus notre villa de Leuglay; nous en avons fait un véritable Eden. »

Je quittai sur ce mot les deux élégantes jeunes femmes qu'attendait leur coupé et rentrai chez moi par une pluie fine et un temps brumeux qui ne disposait pas à la gaieté. Quand je me retrouvai seule au coin du feu solitaire de la vieille fille, et qu'après une journée de courses fatigantes ou de leçons arides, je pus me recueillir, je retrouvai toujours vivante dans ma pensée la femme pâle aux sept enfants, qui avait suivi au cimetière le pauvre Bernard et la Benjamine qui croyait aux robes faites d'un morceau de ciel.

Leur mort, qui était une délivrance, ne m'affligea pas : heureux, dix fois heureux, pensai-je, sont les humbles qui ont su marcher jusqu'à épuisement de forces dans les chemins bénis. Heureux les justes, que conduit la mystérieuse étoile et dont la confiance n'est ébranlée ni par la misère ni par la maladie!

La Providence a eu pitié de cette mère qui soutenait de sa foi et portait dans ses bras les deux enfants infirmes ou débiles. Elle l'a reprise avant la mort de ses braves soldats.

Arche de Noé, vous étiez l'arche sainte qui, après la tempête, aborde enfin sur le sable et se construit un autel sur les hauteurs. Pauvre arche ballottée, vous voici donc au-dessus des orages, du souffle des passions, du mépris des heureux de ce monde. Vous avez été méconnue, mère sage et chrétienne, parce que vos habits étaient grossiers et votre langage incorrect; et pourtant je ne saurais vous plaindre, vous avez atteint le port, vous me tendez la main pour aborder; votre exemple et votre souvenir me disent: heureux et bénis sont ceux qui aiment et qui croient!

MARIA DE FOS.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

OEUFS POCHÉS AU FROMAGE

Faites fondre dans une tourtière de fayence, du beurre très frais et du fromage de gruyère râpé. Dès que le mélange est obtenu, étendez sur ce lit des œufs pochés à l'eau, à laquelle eau on aura ajouté quelques gouttes de vinaigre, ajoutez poivre blanc et un soupçon de sel. Servez.

POMMES À LA CONDÉ.

Faites cuire du riz dans du lait sucré, et des pommes pelées et vidées dans un sirop de sucre; quand riz et pommes sont cuits, dressez-les sur un plat, couvrez-les du sirop de sucre et piquez les pommes avec des lardons d'angélique, du cédrat, des cerises confites. Servez chaud.

L'AMOUR DE DIEU

Quand la prière ardente a soulevé ces voiles,
 Qui, par delà les cieux, par delà les étoiles,
 Cachent votre splendeur aux regards de la foi,
 Emu d'un saint respect, tout mon être frissonne,
 Comme l'airain frémit quand la cloche résonne,

Mais, hélas ! je n'ai pas d'effroi.

Ah ! s'il faut toujours craindre et trembler pour vous plaire,
 S'il faut toujours gémir, alors faites donc taire
 Cet indomptable amour qui chante dans mon cœur !
 Car il ose chanter, même en votre présence,
 Et si je pleure, hélas ! c'est de mon impuissance,

A vous redire mon bonheur.

LOUISE BERTIN

(Nouvelles glanes.)

REVUE MUSICALE

Une promenade à la Roche-Maudite. — Le nouvel *Orphée*, en Bretagne. — Misère et fortune.

22 septembre, 1882.

Avant de quitter le Morbihan, ce pays du merveilleux et de la superstition, nous avons transcrit le récit suivant, qui a défrayé de la manière la plus intéressante l'une de nos promenades à la mer.

Le petit bourg maritime où s'est passée la scène que nous allons décrire, n'est composé que de huttes de pêcheurs et de misérables bâtisses, n'ayant, le plus souvent, qu'un rez-de-chaussée bas et sombre. Une vieille église et une seule habitation bourgeoise, décorée du nom de *château* parce qu'elle a été construite sur les ruines d'une antique demeure féodale, dominant ces habitations primitives. A peine à cent mètres de l'Océan, la situation en est magnifique. Deux vieilles tourelles, restaurées avec une scrupuleuse exactitude, donnent un air imposant à la partie moderne de cette propriété, de style simple, d'ailleurs, et sans prétention.

M. R***, qui partage sa vie entre la famille, l'é-

tude et la chasse, est un savant minéralogiste qui fait les honneurs du château de P*** en vrai grand seigneur.

Tant que les chasses ne sont pas commencées, on va en excursions, à la découverte de nouvelles curiosités pour ses collections qui sont remarquables. Un jour on longe les falaises. Une autre fois on explore des landes desséchées. Le savant, toujours le dernier, ramasse souvent, reste inaperçu de ses compagnons, un petit morceau de schiste ou de roche-quartzreuse, avec lesquels il leur démontre qu'il y a des milliers de siècles, les océans roulaient leurs ondes fougueuses sur ces terres, où, maintenant végètent de pâles bruyères.

Quelle nature sauvage et imposante que celle du pays Armoricaïn ! Son sol granitique semble renfermer des secrets que, partout ailleurs, on ne songe pas à sonder.

Or, par une matinée assez belle, notre aimable amphitryon nous proposa d'aller voir la *Roche-Maudite*, située non loin du château, sur le bord de la mer. C'est un énorme bloc qui semble suspendu comme par magie, ne s'ap-

puyant en réalité que sur deux arêtes si délicates, qu'on pense le voir couler d'une minute à l'autre. Au-dessus, de profondes anfractuosités e divisent en trois compartiments, comme si la main de l'homme, qui n'y fut pour rien, en avait séparé régulièrement les cases. Seulement, sa présence s'y révèle par des amoncellements de varechs desséchés, conservant encore l'empreinte confuse de sa forme. Du reste, ce ne sont pas les pêcheurs qui viennent s'y reposer; ils évitent au contraire d'en approcher, et lorsque, malgré eux, le vent y pousse leur embarcation, ils ne manquent ni de se signer, ni de réciter un *Ave Maria*.

M. R***, nous raconta, chemin faisant, qu'une famille de mendiants y avait autrefois établi domicile pendant quelques semaines, à plusieurs époques différentes. Elle était devenue, sans motif, la haine et la terreur des habitants, qui avaient donné à son repaire le nom de « *Roche-Maudite* ». Pour eux, ces misérables avaient le *mauvais œil*! — et notez que le chef de cette famille était aveugle, — dit en riant notre cicerone, auquel nous allons céder la parole.

« Il y a environ une quinzaine d'années de cela, commença M. R***, — je venais de prendre possession de ma propriété nouvellement restaurée et j'avais, comme aujourd'hui, réuni d'excellents amis pour pendre la crémaillère, pendant au moins un mois.

Il est aisé de voir, n'est-ce pas, que notre petit village maritime n'est pas un site à la mode, fréquenté par la société élégante des villes d'eaux et des bains de mer? C'est un coin perdu, ignoré, où le calme règne toute l'année et où la vie paisible qu'on peut s'y faire convient aux esprits fatigués autant qu'aux travailleurs sérieux. Les habitants s'y livrent à la pêche de la sardine. C'est une population douce et robuste qui a conservé toutes les vertus comme tous les défauts de ses générations primitives. La superstition y règne en divinité, d'ordre secondaire, il est vrai; mais mal venu est celui qui cherche à en pénétrer les mystères et a vouloir leur en démontrer l'absurdité. Ils préfèrent leur ignorance et leurs traditions surannées à tous les perfectionnements du progrès. Le Progrès! ce mot seul leur inspire une terreur qui a quelque chose de comique!

Maintenant que vous avez visité la *Roche-Maudite*, et puisque nous voici de retour, je vais vous conter l'épisode dont les mendiants qui l'occupèrent furent les héros et qui, tragique au début, devint la source de leur fortune et de leur bonheur.

Un jour, une foule nombreuse, grossissant à chaque instant, fut en un clin d'œil répandue autour de l'amas de pierre qui sert de jetée, dans la petite baie où viennent s'amarrer les barques de pêcheurs. Au même moment, des sons quelque peu discordants se rapprochèrent du rivage,

s'échappant d'une vieille chaloupe qui vint toucher au môle. Après avoir solidement fixé une corde à moitié pourrie sous un bloc de granit, un garçonnet vêtu de haillons, beau comme le jour et prompt comme l'oiseau, s'élança avec l'aisance d'un mousse de profession et se mit en devoir d'aider au débarquement de ses compagnons de route.

On vit alors apparaître une femme encore jeune, à la mine hâve et portant la trace de longues souffrances. Ses vêtements sordides contribuaient encore à la rendre digne de pitié. Le garçonnet qui pouvait avoir de quatorze à quinze ans, la fit asseoir avec précaution sur un quartier de roche, où il avait eu le soin d'étendre un lambeau de sac plié en quatre. Puis, retournant à l'embarcation, il en hissa, successivement, deux autres petits, de quatre et six ans environ, et une fillette d'une dizaine d'années. Enfin, quand il les eut installés aux côtés de la mère malade, il revint au bord de la jetée et un homme, paraissant âgé de près de quarante ans, lui tendit une main qu'il saisit en l'attirant fortement à lui. On devinait aisément en lui le chef de cette famille errante. Sa figure basanée, encadrée de superbes cheveux noirs, avait une expression honnête et calme. Elle eût même semblé remarquable par la correction des lignes, si l'on ne se fût bien vite aperçu que quelqu'affreux malheur en avait, pour jamais, peut-être, éteint le rayonnement.

Tout à coup la foule devint houleuse et menaçante. Des signes de terreur apparurent sur ces rudes visages, particulièrement sur ceux des femmes qui poussaient des lamentations, dans ce langage pittoresque que vous auriez peine à comprendre si je ne vous le traduais en vrai français :

« Ah! Seigneur Dieu! voilà l'homme de la *Roche-Maudite*, avec sa nichée de petits maraudeurs!

— Qu'on le jette à la mer! s'écria un vieux marsouin.

— Que vont devenir nos récoltes? ajouta une troisième voix; chaque fois qu'ils abordent chez nous, on voit tout dépérir dans les champs et il n'y a pas de calamités que ces gueux-là ne nous attirent!

— Oui, dit une vieille, à leur dernière visite, il y a près de quatre ans, la mère Barnek a perdu sa vache, treize poules et sa fille! Une vache superbe! Ils ont jeté un sort sur la maison du grand Robic, à preuve qu'elle a brûlé, avec tout ce qu'il possédait. Ne les laissons pas arriver à la *Roche-Maudite*; c'est là qu'ils préparent leurs sortilèges: s'ils y passent la nuit, demain on verra du nouveau ici.

— A l'eau! les sorciers! A l'eau! à l'eau! » répétèrent cent voix.

Pendant ce temps, le beau garçonnet avait sauté dans la barque vermoulue et en remontait aussi-

tôt, chargé d'une harpe qu'il se mit à accorder tranquillement, sans paraître ému du tumulte qui l'entourait.

L'exaltation des bretons était arrivée à son comble et déjà ils enveloppaient les cinq malheureux. D'un mouvement rapide, l'aveugle avait ramené les trois petits entré ses jambes, tenant sa femme serrée près de lui de l'autre bras.

« Allons, décampez ! hurla un des plus fanatiques, ou sinon, on va vous envoyer barboter avec les sardines !... et joignant le geste à la menace, il secoua fortement le pauvre infirme, dont le visage trahissait l'émotion.

— Laissez-nous, ayez pitié de nos enfants ! Ils sont innocents... et nous ne faisons de mal à personne, dit-il d'une voix suppliante. Nous n'avons plus ni eau ni pain, et le bon Dieu... » Au même instant s'éleva dans les airs un chant presque divin, qui arrêta la parole sur ses lèvres. C'était quelque chose de céleste, d'idéalement pur, que la plus suave voix de femme ne saurait égaler.

L'expression de toutes ces physionomies abruptes par la colère autant que par la superstition, se transforma en une sorte de recueillement. Des sentiments plus humains brillèrent dans tous ces regards qui semblaient suivre la mélodie jusque dans le ciel : on eût dit un tigre devenu colombe.

Peu à peu, la foule s'écoula silencieusement, se rapprochant de ce nouvel Orphée, qui debout sur un monticule d'anciennes mâtures, jetées pêle-mêle le long d'un mur en ruine, chantait toujours de sa voix d'or, en s'accompagnant de la harpe.

C'était une sorte de mélodie biblique dont l'un de mes amis, témoin de cette scène, m'a laissé une strophe, sous laquelle il a noté la musique. Ce n'est certes pas un chef-d'œuvre, mais la mélodie en est simple et d'une grande suavité. Mon récit ne serait pas complet si je n'y ajoutais au moins les paroles de ce chant délicieux. Les voici :

Ah ! pourquoi vers Sichem, porter tes yeux en pleurs ?
Mon père, en ma présence apaise tes douleurs.
Ne songe plus au jour où, d'une main tremblante,
Tu reçus, de Joseph, la tunique sanglante !...
Toujours, auprès de toi, Benjamin veillera,
Il guidera tes pas, il te consolera.

Quand l'enfant eut achevé sa troisième strophe, sa belle tête rayonnait... tous les visages étaient radoucis et l'on vit la cohue s'écarter lentement, livrant passage à un étranger, dont la haute stature, autant que l'air de parfaite distinction furent

salués respectueusement par les habitants interdits. Avec un geste d'autorité, il s'avança vers le doux chanteur, lui dit deux mots assez bas, et le prenant par la main, l'entraîna auprès des siens. Chacun reprit le chemin du logis, et il ne resta bientôt plus que quelques femmes, blotties dans des coins de muraille pour voir *jusqu'à la fin*. Leur curiosité ne fut pas très satisfaite, car après un moment d'entretien, l'étranger, qui n'était autre qu'un maestro italien et, comme je viens de le dire, mon ami et mon hôte — reprit le chemin du château, non sans avoir laissé à la famille du chantre merveilleux, un souvenir de sa munificence. Celle-ci gagna à son tour son antre pittoresque, la grotte au bord des flots, surnommée la *Roche-Maudite* parce que les mendiants aux sortilèges l'avaient adoptée.

Ils restèrent deux jours seulement, pendant lesquels la population ne leur témoigna aucune hostilité.

Ces braves bretons ! ils ont tous les courages ; mais dans le domaine immatériel, un enfant s'en rendrait maître. En dehors de cela, ils sont accessibles à tous les sentiments nobles, et leur âme qui ne manque pas de grandeur, est pleine de sensibilité.

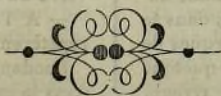
On n'a jamais revu ici la famille errante. L'enfant à la voix d'ange est devenu un des plus grands musiciens du Nouveau-Monde, où il a suivi son protecteur, après un séjour en Italie. Mais en devenant homme, sa voix d'ange a fui avec l'adolescence, elle est retournée où vont toutes choses qui ne sont pas de ce monde !

J'allais oublier d'ajouter, qu'avant de s'embarquer pour l'Amérique, on assura par une pension le sort de l'aveugle, qui vit heureux, entouré de tous les siens, dans une campagne des environs de Naples. Bientôt, son fils prédestiné viendra le rejoindre, avec une très jolie petite fortune.

M. R*** ne nous nomma aucun de ses personnages. Nous apprîmes seulement qu'ils étaient d'origine piémontaise.

Ce petit épisode ne nous a pas semblé dépourvu d'intérêt et nous avons pensé, en le transcrivant pour nos lectrices, qu'elles y trouveraient une diversion à nos causeries essentiellement musicales, surtout en ce moment, où les théâtres sont défrayés par l'ancien répertoire en attendant la rentrée des sommités artistiques. Mais n'eussions-nous réussi qu'à leur prouver que leur souvenir nous a suivi, même pendant nos courtes vacances, notre but sera atteint.

MARIE LASSAVEUR.



CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Ma Florence, le soleil commence à pâlir, la feuille, à jaunir; la rose, à se flétrir; le jour, à se raccourcir; la vendange, à mûrir; la poire, à mûrir; la pomme, à rougir; le ciel, à s'assombrir; le vent, à gémir; le torrent, à mugir; l'automne, à venir; la nature, à s'engourdir; la température, à se refroidir; et la villégiature... à finir!...

Dans les châteaux, pourtant, les chasses d'automne réunissent de nombreux Nemrods, les uns, néophytes aux jeunes illusions, aux pimpants costumes, aux fusils nouveaux modèles; les autres, blanchis sur les pistes et la manche digne de plusieurs chevrons. Ceux-ci soignent la mise en scène et y attachent du prix; il leur faut le bruit et la couleur; la chasse pour eux n'est qu'un moyen. Ceux-là sont revenus de certaines puérilités et dépris du paraître: ils aiment la chasse pour elle-même ou plutôt pour l'ébouriffement qu'elle excite, pour l'oubli qu'elle amène et peut-être aussi... pour l'appétit qu'elle rend et le sommeil qu'elle procure...

Mais, quoi qu'on en dise, les châteaux ne sont innombrables qu'en Espagne; et la vie de loisirs est le privilège de quelques-uns seulement, si toutefois privilège il y a. Pour moi, les heureux de ce monde sont véritablement ceux qui travaillent et non ceux qui s'amuse... J'en suis, grâce à Dieu!

Bien d'autres en sont de même, travailleurs des doigts ou de la pensée. Ceux pour lesquels la tâche quotidienne a des moments de relâche ont plus ou moins pris leur vol, un vol de courte haleine parfois, durant la chaude saison; déjà les exigences de leurs situations nous les ont ramenés pour la plupart; et si les hôtels aristocratiques sont fermés pour longtemps encore, les ruches où s'entassaient les abeilles du commerce, de l'industrie, des arts, des sciences, des lettres même, recommencent à bourdonner: les baigneurs retour de Vichy, du Mont-Dore ou des Pyrénées; les excursionnistes hâlés par le vent qui vient à travers la montagne, les collégiens et les professeurs, tout cela va nous revenir, tout cela nous revient, tout cela nous est revenu! C'est à ce point même que quelques salons, sérieux autant que modestes, ont repris « leur jour », ce fameux jour qui a le don d'exciter en

toi la verve satirique, chère et douce brebis que tu es d'ordinaire, pourtant!

Ces revenants ayant fait leur apparition chez nous, à notre tour nous allons leur souhaiter la bienvenue. Ce n'est pas un souhait de luxe, ma chérie: pour le plus grand nombre, il est, au contraire, de première nécessité:

Madame S... était fatiguée des plaisirs de l'hiver. Pas un bal auquel cette jeune femme n'assistât; pas une première représentation dramatique où on ne la vit; pas une solennité mondaine où elle n'occupât un rang choisi!

« Vous escomptez, lui disait-on, la jeunesse, la beauté, la santé même. Vous vous tuerez!

— Obligation impérieuse de situation, répondait-elle avec un stoïcisme naïf; mon mari est artiste et dépend du public. Il lui faut amadouer ce tyran et surtout ne pas s'en laisser oublier. L'oubli, c'est la mort artistique, chacun le sait. Si l'on ne nous voit point partout, bientôt nulle part on ne nous appréciera. »

Et pour faire apprécier son mari, madame S... a tant essayé de robes, tant dansé, tant veillé, qu'il fallut appeler le médecin au chevet de son lit, une fois les salons fermés.

Le fils d'Esculape, après un examen des plus approfondis, conclut à une grave anémie nécessitant une saison d'eaux, une cure de silence, un relâchement sérieux du « corps balaïné », le lever matin, le coucher tôt et l'usage du grand air.

« Ainsi soit-il! » murmura le mari de madame S... entre ses dents.

Madame S... emporta beaucoup de robes aux eaux et trouva beaucoup d'occasions d'exhiber ces robes-là. Elle se leva très matin pour se baigner et pour boire; mais elle se coucha fort tard pour danser et pour se produire, la nécessité de travailler à la gloire de son mari s'imposant à X** comme à Paris. Elle dépensa le peu de forces et d'argent que lui avait laissés l'hiver précédent et... l'anémie poursuit son cours: madame S... nous revient un peu plus amaigrie que devant.

Ce n'était point la peine de quitter Paris, n'est-ce pas, Florence?

M. G... avait soif du parfum des étables; ses yeux cherchaient au loin les horizons champêtres; ses oreilles demandaient le beuglement des troupeaux et les sons prolongés des cornets à

bouquin ; il se sentait devenir rural, champêtre, poète même, par lueurs. M. G... déploya donc ses ailes, prit son vol et s'abattit... en pleine Beauce. Le régime de la stabulation règne en ce plantureux pays ; pour admirer les blancs agneaux, les bondissantes génisses et les grands bœufs roux, il faut les voir entre quatre murs, immobiles, enténébrés, moroses ! Donc : suppression des acteurs dans le paysage ; et même, hélas ! suppression du paysage lui-même : les arbres projetant une ombre nuisible sur les sillons, on a coupé les arbres ! la nature s'est abstenue d'arroser le terrain par des cours d'eau et de le mouvementer par des ondulations ; il ne s'y trouve que des moulins à vent aux grands bras mystérieux et sinistres... des moulins à vent, dieux éternels ! O Dom Quichotte ! où êtes-vous ? Et les sillons succèdent aux sillons, les champs aux champs ! et c'est toujours du blé jaune, du blé jaune, du blé jaune à donner le cauchemar, à faire prendre le pain en horreur. Et les paysans parlent un affreux patois de comédie, c'est-à-dire un français grotesque et vieillot qui n'est pas vieux ! ils s'habillent comme des ouvriers de faubourgs et dansent le quadrille des Lanciers à la fête du village !...

« Qu'on me ramène aux carrières ! » soupira M. G..., ce qui voulait dire simplement : « Je retourne à Paris. » Un ami, au contraire, l'emmena dans la Creuse :

« Sur cette vieille terre de granit croissent les chênes aux fûts énormes, lui avait-il dit ; les torrents bouillonnent au fond des gorges sombres ; les troupeaux bondissent dans les bruyères ; les chaumières isolées s'étagent sur les rampes dans des nids de feuillage ; et, des sommets rocheux, l'œil embrasse de vertigineux horizons ! »

C'est vrai. Toutes ces choses existent entre la Haute-Vienne, la Corrèze, le Puy-de-Dôme, l'Allier, le Cher. Mais, pour en jouir... il faut savoir s'en servir. Or, M. G..., ne sut pas s'en servir !

Il entendait partout un vrai patois, mais un patois si vrai et si patois qu'il n'y comprenait rien ! et comme, en beaucoup de landes, on ne comprenait pas non plus son français, il perdit souvent son chemin faute de renseignements. Faute de chaussures « *ad hoc* » il se mouilla les pieds dans les ravins, ce qui l'enrhuma horriblement, et se les tordit dans les rochers, ce qui le cloua sur un lit d'auberge. Les draps en étaient trop courts, les oreillers absents, les matelas écrasés, la paille éventrée... M. G... n'y put dormir !

« Mangeons du moins ! » dit-il.

Au premier repas, on lui servit du veau mort-né ; au second, de la vache enragée, puis du revau et de la revache... et à quelles sauces ! et dans quels plats !... M. G... est raffiné, délicat, gourmet... il ne put manger !

Quand il fut rétabli et chaussé de vrais sou-

liers, il voulut prendre des vues, ce qu'on appelle dans le pays « tirer des plans » ; mais M. G... craint les vipères et le moindre frémissement dans le gazon lui causait des angoisses ! M. G... ne peut supporter ni le vent qui l'énervait, ni le soleil qui lui donne des migraines, ni la pluie, dangereuse pour ses bronches ! et les caprices atmosphériques de cette contrée sont passés en proverbe... Cherchant alors des consolations littéraires à ses déceptions artistiques, il essaya de décrire en vers un lever de soleil... il n'en avait jamais vu, si ce n'est en chemin de fer après une mauvaise nuit, alors que tout paraît laid...

Cela ne comptait pas. Il y a mieux, M. G... le savait. Il résolut de faire « nature » mieux que nature même et pour cela, de prendre l'astre-roi sur le fait. Mais il eût fallu se lever soi-même plus tôt que l'astre-roi, et M. G... est paresseux, si paresseux même qu'il ne pût jamais terminer l'ascension d'un observatoire avant l'heure où l'astre-roi parcourt depuis longtemps les pistes éthérées au grand galop de ses coursiers fantastiques ! M. G... en fut réduit à un lever de soleil de son cru, et son imagination le conseilla si mal, que l'Ode à l'astre-roi n'obtint qu'un succès de fou rire.

M. G. nous revient toussant et boitant, pâle et désenchanté... ah ! celui-là aussi pouvait bien se dispenser d'un voyage !

Quant aux Z., ils possèdent trois filles d'un placement difficile, car leur dot est légère. La bonne nature les a mieux pourvues, cependant, que la Fortune : Elles sont nées jolies, intelligentes, bonnes et bien portantes. C'est quelque chose n'est-ce pas, Florence ? Madame Z... apparemment trouve que c'est trop car tous ses efforts tendent à dépouiller mesdemoiselles Z. de ces avantages naturels. On assure qu'elle ne le fait pas exprès. Toujours est-il qu'elle nuit à leur beauté en la prodiguant, ce qui commence par blaser le public et arrive à le choquer ! Elle nuit à leur intelligence en l'occupant de pensées frivoles et d'ambitieuses visées ! Elle nuit à leur cœur en l'abaissant vers les intérêts mesquins d'égoïsme et d'orgueil, en l'aigrissant par les luttes, les rivalités, les convoitises de salon. Elle nuit à leur santé en les lançant dans un tourbillon fiévreux, aussi malsain pour l'âme que pour le corps ; en leur imposant des fatigues mondaines au-dessus de leurs forces, des efforts inouïs, des labeurs cachés, pour concilier les impérieuses exigences de l'être avec celles du paraître...

« Que leur restera-t-il bientôt ? » se demandait-on, en les voyant se dépouiller ainsi de leurs dons naturels.

Il leur restera si peu de chose, ma Florence, que ce peu ne tente personne. On fait beaucoup danser mesdemoiselles Z. ; on vante leur esprit, leurs talents ; on tourne même, en leur honneur, un sonnet ou un quatrain ; on leur dédie, à l'oc-

casion, une romance ou une valse; et tout cela leur fait illusion; mais personne ne songe à les demander en mariage, ce qui devrait les désillusionner !

Depuis quelques années, M. et madame Z... passent toute la belle saison à errer de châteaux en villas, de plages en villes d'eau... De temps en temps, le Prince Charmant se dégage des brumes lointaines; il s'avance le sourire aux lèvres et la main sur son cœur...

Alors le vieux cœur de M. et de madame Z... se met à battre d'espoir... Hélas! le Prince Charmant ne vient demander... qu'un quadrille et une polka!

Cette année encore, la famille Z... revient *bre-douille* de la chasse aux maris! le père s'est affaîssé dans cette poursuite inutile, et la mère a vieilli. Le sourire des trois sœurs devient amer... pauvres demoiselles Z...! Elles me font de la peine et si j'en parle, Florence, c'est que leur maladie n'est point un cas isolé, mais une épidémie, et qu'il est temps, plus que temps, de jeter le cri d'alarme...

Ah! pauvres petites mondaines, mes sœurs en célibat, quelle erreur est la vôtre! Vous croyez au bonheur dans les satisfactions orgueilleuses, dans l'éclat, dans le plaisir, et vous le cherchez au milieu de tout cela, au moyen même de tout cela...

Eh bien! vous vous trompez.

Le bonheur, mes chères belles, est dans l'obéissance à la loi... à la loi de Dieu. Elle est simple, cette loi, et ne contient qu'un article :

L'Amour.

Oui l'amour! l'amour du travail, du devoir, du sacrifice!... Du travail qui sanctifie, du devoir qui donne la paix et fortifie le cœur, du sacrifice qui transporte les montagnes comme la Foi!

Essayez un peu... Quand vous aurez le sourire

du cœur dans les yeux et dans le regard; quand il faudra vous chercher pour vous voir, comme la violette et le muguet; quand vous saurez vous taire et demeurer en place; quand vous apprendrez à raccommorder des chaussettes, à diriger une lessive et qu'il faudra moins de six journées d'ouvrières pour vous faire une robe, alors le Prince Charmant vous demandera autre chose qu'une polka. Et s'il n'est pas charmant dans le sens mondain du mot et s'il n'est pas prince mais simplement honnête homme, homme d'intelligence et de cœur, alors...

Mais qu'allais-je dire?...

Il me siérait bien, vraiment, de vous prêcher le mariage, moi qui...

Donc, je ne vous le prêche pas, mes jeunes amies; je ne vous prêche même rien du tout, car je n'ai aucun droit à sermonner. Seulement, je vous prie de le reconnaître avec moi: au lieu de s'agiter pour assurer l'avenir, on serait sage de remettre ce soin au bon Dieu, car *l'homme s'agite mais Dieu le mène*, en définitive.

Ce qui nous incombe, à nous, c'est de *mériter* et non d'*obtenir*. A Dieu de nous accorder ceci ou de nous refuser cela si bon lui semble. L'essentiel est que nous ayons mis en action, après l'avoir choisie, la devise:

« Fais ce que dois, advienne ce que pourra. »

Avec cette devise-là, bien des gens resteraient chez eux, à l'abri des mécomptes et des humiliations, comme le bonhomme de la fable qui attendait la Fortune dans son lit. Il y aurait plus d'esprits calmes, plus de cœurs satisfaits, plus d'intérieurs heureux, plus d'existences honorables, plus de saluts assurés; et toutes les demoiselles Z... de Paris et d'ailleurs....

Ce qu'il fallait démontrer.

J'ai dit.

Bonsoir; mon ange!

JEANNE.

MOSAÏQUE

L'indulgence est une vertu qu'il est difficile de prêcher, quoiqu'il soit si utile de la pratiquer. Le crime doit toujours exciter l'indignation, et la pitié ne peut naître que de l'intérêt qu'inspire le coupable; l'austérité doit être dans la morale et la bonté dans l'application.

(M^{me} de Staël.)

On fléchit Dieu par la prière, et la misère par le travail.
Proverbe basque.

Le bonheur souverain n'est pas dans les choses du corps, mais dans celles de l'âme.

Zénon.

Curiosités historiques.

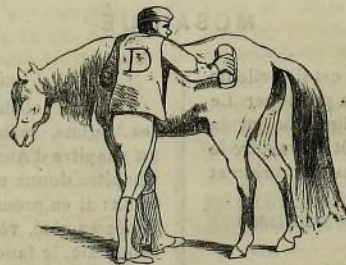
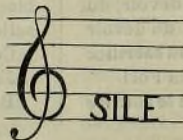
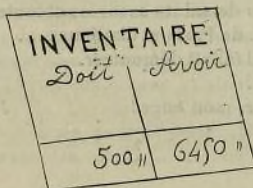
Le maréchal de Chastelux reprit, en 1423, sur les Anglais, le bourg de Cravan et il le rendit au chapitre d'Auxerre, qui en était seigneur. Le Chapitre donna un canonnicat à l'ainé des Chastelux: il en prenait possession, botté, éperonné, l'épée au côté, vêtu d'un surplis, d'une aumusse canoniale, le faucon sur le poing et un chapeau à plumes sur la tête. Lorsqu'en 1683 un comte de Chastelux se présenta dans la cathédrale, ainsi vêtu, en présence de Louis XIV et de sa Cour, quelques jeunes gens se mirent à rire; le roi dit:

« Il n'est aucun de nous qui ne dût ambitionner au même prix une semblable prérogative. »

HOMONYME

Écolier nonchalant, il traçait mal ses.....
 Et fuyait l'alphabet pour la paume ou les.....
 Plus tard, le tribunal, devant sa.... un jour
 Vit fondre tous ses biens écornés tour à tour.
 Il fallut travailler : Il commença l'étude
 Du métier de — ce vaillant au ton rude.
 Mais comme à contre-cœur il faisait tout travail,
 Il maniait à faux la.... au gouvernail.
 La.... de l'Adour termina son voyage :
 C'est là que, par sa faute, il fit un jour naufrage.
 Puis, jongleur à la foire, il progressa beaucoup ;
 Puis, Hercule, il tordit maintes..... d'un coup.
 Mais, vieillard, il tomba dans la misère affreuse
 A l'eau claire, au pain sec, la misère hideuse !
 Il n'eut, à ses diners, ni langouste, ni...
 Ni pâtés de Clermont, ni groseilles de...
 Et fut à l'hôpital pour clore sa carrière,
 Transporté sur un....., misérable civière !

RÉBUS



Explication du Rébus de Septembre : La cruauté est souvent l'effet de la peur.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY

1832—3942 — PARIS. MORRIS PÈRE ET FILS, IMPRIMEURS BREVETÉS, RUE AMELOT, 64.